8 MARS 1952

France

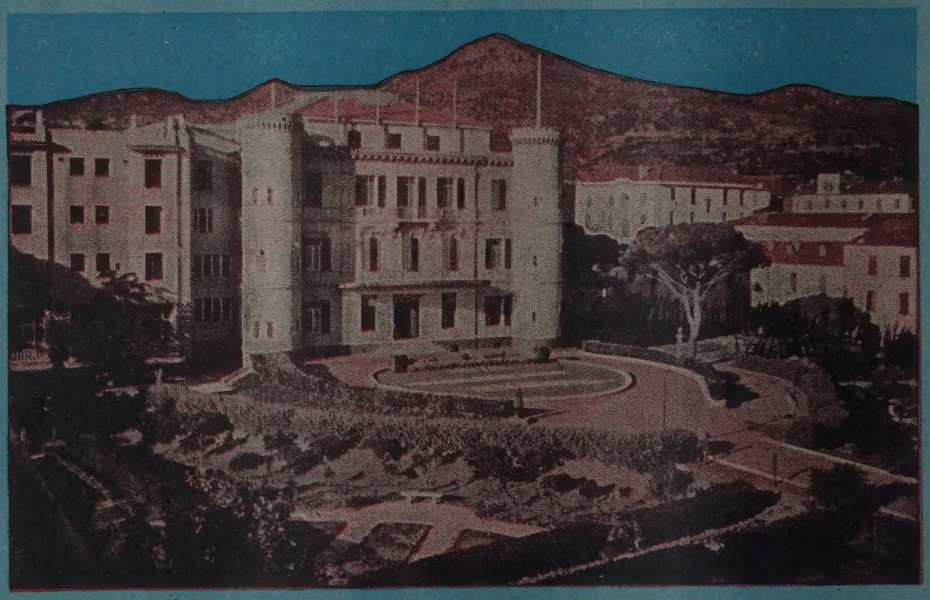
ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 334 - 100 FRANCS

JEUX LYMPIQUES D'OSLO

ès d'Oslo viennent de dérouler les épreuves s VI^es Jeux olympi- es d'hiver. Les meil- irs spécialistes de ski, bsleigh, hockey sur ace, patinage s'affron- nt en des rencontres ernationales qui ont nené de nombreux yageurs dans la apitale norvégienne.



L'HÔTEL NAPOLÉON-BONAPARTE - ILE ROUSSE

Pour vos vacances 1952

visitez la Corse

resplendissante de lumière et de beauté

BYRRH
VIOLET FRÈRES
THUIR (PYRÉES-ORIES)
BYRRH
DÉPOSÉ conform' A LA LOI
tout CONTREFACTEUR sera poursuivi
Violet Frères
A SERVIR FRAIS

NOTRE COLIS

Moisson de fleurs

contient:

Ferraria Pavonia

2 Glaïeuls ALASKA, blanc pur.
2 Glaïeuls BLUE HERALD, bleu lavande clair.
2 Glaïeuls CARDINAL SPELLMANN, rouge écarlate.
2 Glaïeuls GÉNÉRAL EISENHOWER rose clair.
2 Glaïeuls ILE DE FRANCE saumon.
2 Glaïeuls VINCENT AURIOL rouge à macules jaunes.
20 Glaïeuls HYBRIDES, tous coloris.
6 Anémones doubles à fleurs de chrysanthèmes
1 Arum d'Ethiopie blanc, belle plante d'appartement et de jardin.
1 Ferraria Pavonia, fleurs brillantes dont le dessin rappelle les plumes de paon.
6 Montbretias remontants variés.
6 Trèfles à 4 feuilles 'Porte Bonheur de Paris' à fleurs roses.
1 Acidanthera Murielae 'Etoile d'Abyssinie' ressemble à une orchidée

Valeur **1.375 fr.**, offert au prix de **850 fr.**
Emballage et port à domicile compris.
Notice de culture jointe à chaque colis.

NOS COLIS "DAHLIAS MODERNES"

"A" 6 Variétés différentes franco par poste : **535 fr.**

"B" 12 Variétés différentes franco par poste : **975 fr.**

"D" Les "DIX PLUS BEAUX DAHLIAS" composé uniquement de nouveautés de grand mérite. franco par poste : **1500 fr.**

Paiement par mandat-lettre ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais en sus).

Un **SAURomatum MOUCHETÉ,** plante qui " fleurit sans terre et sans eau " est joint gracieusement aux commandes de plusieurs colis.

SYNERGIA D-8

l'utile et l'agréable dans votre jardin

ETAB' HORTICOLE
LÉONPIN
Saint-Genis-Laval Rhône

MARQUE DÉPOSÉE — C. C. P. 918-45 Lyon

Domaine de Mauvanne

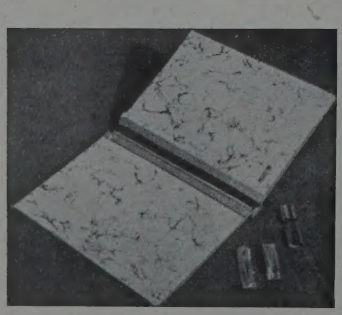
le Grand Rosé de Provence

se boit glacé en hiver et en été

Quelques Références:

MAXIM'S, CAFÉ DE PARIS, BERKELEY, DOUMEL, ASTOR, LE SELECT, AUBERGE DU FRUIT DÉFENDU, ETC....
A MONTE CARLO
GRAND HOTEL DE PARIS
A NEW-YORK
RESTAURANT TWENTY-ONE

Agents demandés :
s'adresser 23, rue Raynouard, Paris (XVI[e]).



TARIFS APPLICABLES A PARTIR DU 1[er] MARS 1952

2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . **820 frs**
N° 8 : pour 1 semestre . . . **840 frs**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire. . . . . **85 frs**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
pour 1 reliure **110 frs** | pour 2 reliures **140 frs**

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale » ;
Un semestre . . . . . **630 frs**
Clefs de montage . . . . **85 frs**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . **110 frs**
Conditions (suivant tarif postal) pour quantités et pour l'étranger.

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET **ACLE**

Pour la liberté du ciel

NUMERO 3 - SERIE A

le veilleur
de nuit
de l'Europe

ARMSTRONG WHITWORTH **N.F. II**

Tel un bon veilleur de nuit, l'Armstrong Whitworth repère rapidement et sûrement le danger dans l'obscurité grâce à son équipement radar plus sensible et plus étendu que sur tout autre avion de chasse de nuit.
Il est rapide et possède une vitesse ascensionnelle extraordinaire ; en outre il est stable et maniable.
Les livraisons de ce combattant de la défense de nuit de l'Europe Occidentale ne se font que sur commandes passées à la firme Armstrong Whitworth Aircraft.
Le N.F. II est encore une production du Groupe Hawker Siddeley, cette réunion industrielle de sociétés, la plus importante du genre, voue ses puissantes ressources à l'édification et la défense du Monde Libre.

Hawker Siddeley Group

PIONNIER... TOUJOURS EN TÊTE DE L'AVIATION

ALJANVIC 3

Siège social du Groupe : 18 St. James's Square, London, SW.1
A. V. ROE, GLOSTER, ARMSTRONG WHITWORTH HAWKER, AVRO-CANADA, ARMSTRONG SIDDELEY HAWKSLEY, BROCKWORTH ENGINEERING, AIR SERVICE TRAINING AND HIGH DUTY ALLOYS

NOTRE NOUVELLE COLLECTION

'Sélections d'Art'

VIENT DE PARAITRE

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

Élégant album ne contenant que des reproductions en couleurs présentées en hors-texte

Prix pour la France et l'Afrique du Nord : **1.800 francs,** franco de port.

Pour les territoires d'outre-mer et l'étranger, port en sus.

Pour nos abonnés, prix spécial de 1.600 francs.

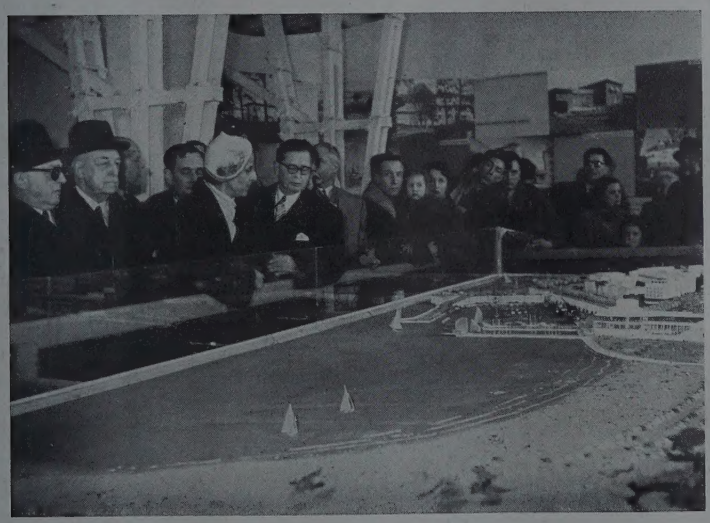
LES CHEFS D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

EN PRÉPARATION : **LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE**
COLLECTIONS PARTICULIÈRES : **CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE**

Éditions France-Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris-9[e]

8me ANNÉE — NUMÉRO 334 8 MARS 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



ARTS MÉNAGERS 1952

Le XXIe Salon des Arts ménagers a été inauguré par M. Bonnefous, ministre du Commerce, et par M. Claudius-Petit, ministre de la Reconstruction. Ce Salon, sur lequel nous publierons dans notre prochain numéro un important reportage, avait dès cette journée inaugurale attiré au Grand Palais une foule extrêmement dense, qui s'émerveilla et se divertit à admirer les « plats volants » et la cuisinière-robot, qui sont les grandes attractions cette année. Les visiteurs, qui n'ont cessé depuis lors d'affluer, ont également montré le plus vif intérêt pour les nombreux appareils ménagers où s'affirme l'ingéniosité des inventeurs. Les ensembles mobiliers, décors de la vie d'artistes connus, sont de même fort admirés. Bref, tous les éléments de succès ont été une fois de plus rassemblés dans ce Salon où les gastronomes trouvent aussi de succulents plaisirs.

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet).

ACTUALITÉS MONDIALES DI

PARIS. Après une prise d'armes aux Invalides, 478 combattants français de Corée, rapatriés après quinze mois de campagne, se sont rendus à l'Arc de Triomphe après avoir défilé sur les Champs-Elysées.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

POITIERS. Le procès de Marie Besnard, accusée d'avoir empoisonné onze de ses proches avec de l'arsenic, a connu des audiences mouvementées, les défenseurs de la fermière contestant les conclusions de l'expert toxicologue. Afin de permettre une contre-expertise, la cour a ordonné le renvoi de l'affaire.

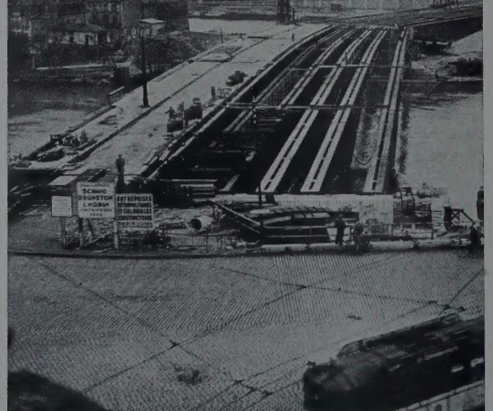
VILLEFRANCHE-SUR-MER. Selon la coutume Carnaval a été joyeusement fêté le long de la C d'Azur, ainsi qu'en témoigne cette bataille navale les fleurs constituaient les seuls projectiles autori

BOSTON. Halée et escortée par des remorqueurs, la poupe du pétrolier *Fort Mercer,* coupé en deux par la tempête, regagne le port ; treize marins sont restés à bord pour effectuer les opérations de sauvetage.

SAN FRANCISCO étant privé de transports en commun par une grève, les propriétaires de voitures ont sorti leurs autos. Résultat : des encombrements auprès desquels ceux de Paris paraissent plus que modestes.

PARIS. Ignorant les affres du vertige, ces tr ouvriers monteurs, installant leurs frêles échafauda dans le vide au-dessus des gargouilles de Notre-Dar contemplent à leurs pieds le plus beau paysage parisi

OLNEY. En vertu d'une coutume qui date de 1445 les habitantes de ce petit bourg du Buckinghamshire ont disputé une course originale durant laquelle elles devaient retourner sans cesse une crêpe dans leur poêle.



ROUEN. L'élargissement du pont Corneille, dont les Rouennais déploraient depuis longtemps l'étroitesse, leur permettra dès cette année de franchir la Seine sur l'un des plus grands ponts en acier d'Europe.

PARIS. Venu conférer avec les chefs du S. H. A. P. l'amiral Mac Cormick, commandant en chef des forc navales de la défense atlantique, s'est entretenu av M. Jacques Gavini, secrétaire d'Etat à la Marin

LA SEMAINE

HANOI. Un des plus audacieux cinéastes de l'armée, Georges Koval, décoré récemment de la Croix de guerre avec palme par M. Letourneau, après avoir été blessé, a été tué par les rebelles près de Thaï-Nguyen.

TRIPOLI. Promue récemment au rang d'Etat indépendant, la Libye a, pour la première fois, procédé à des élections. Des bagarres violentes, qui ont causé plusieurs morts, ont éclaté pendant le scrutin.

SEATTLE. Jour de gloire pour ces péniches, momentanément promues au rang de porte-avions pour mener l'Alameda à Seattle des appareils de l'U. S. Air-Force — qui en décolleraient d'ailleurs difficilement !

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

J'ÉTAIS à l'île Maurice, au début de l'année 1948, lorsque j'appris que Gandhi venait d'être assassiné. La population de l'île Maurice, on le sait, comporte beaucoup d'Indiens. La mort du mahatma fut ressentie comme une nouvelle de haute importance, surtout par les vrais Indiens — je parle ainsi car les planteurs mauriciens ont, après l'émancipation des esclaves, appelé des Asiatiques appartenant à des confessions diverses, à des peuples divers —. Pour moi, voyageur, j'ai consacré à cette mort maintes de mes pensées pendant le temps de notre halte dans l'île de la Fidélité et pendant le temps qui a suivi.

L'anniversaire d'un tel événement a-t-il fait, en France, l'objet de manifestations notables ? Je ne l'ai pas remarqué, je l'avoue et je le déplore. Je tiens Gandhi pour l'homme le plus remarquable de ceux qui sont apparus dans le monde asiatique pendant la fin du XIX^e^ siècle et la première moitié du XX^e^ siècle. Au lecteur qui souhaiterait quelque lumière je conseille de lire le bon ouvrage de Romain Rolland, publié en 1924, de lire aussi le *Journal* du même auteur qui vient de paraître sous le titre général *Inde*. J'ajoute que l'on peut consulter avec profit un fascicule de la revue *France-Asie* publié en novembre 1948, l'année même de la mort du grand Indien.

L'Institut de France a entendu, le mois dernier, sur ce thème, une excellente communication du R. P. de Souza, membre du parlement indien. Orateur disert, le Père a mis en évidence toutes les pensées essentielles d'un homme qui fut à la fois un moraliste, le chef spirituel d'un peuple, un politique hardi, un saint et, finalement, un martyr.

Pour l'observateur éclairé, Gandhi représente d'abord l'apôtre de la non-résistance armée au mal. Je n'entends pas ouvrir ici un débat sur cette noble idéologie dont je fus longtemps partisan et qui me semble, aujourd'hui, à tout le moins discutable, à tout le moins inquiétante dans la mesure où elle peut faire le jeu des partisans et des fous.

L'honneur de Gandhi, dans l'ordre social et humain, est d'avoir retiré son assentiment à l'idée qu'il pouvait exister toute une catégorie de réprouvés : les intouchables, les parias, ceux qui, dès la naissance, se trouvent privés de tous droits.

Gandhi doit aussi être considéré comme l'émancipateur des femmes. Si l'on songe aux traditions et aux préjugés qui gouvernent une part considérable de l'humanité, en ce qui concerne le rôle et l'action de la femme, on peut, on doit encore rendre hommage au maître indien.

Gandhi a combattu courageusement pour sauver l'artisanat. Nul ne saurait se tromper sur le sens d'une telle action. Devant la poussée d'une industrialisation inexorable et presque désespérée, le philosophe avait grandement raison de défendre les vertus du travail individuel, d'opposer l'homme au robot.

Gandhi, esprit politique, a fait beaucoup pour amener le peuple confus et grouillant de son pays au régime parlementaire dont nous mesurons, parfois, les faiblesses et les erreurs, mais qui représente pourtant un acheminement dans l'évolution des grandes collectivités, un acheminement et même un terme, si ce régime est justement établi, vu et éprouvé.

Enfin, l'une des pensées maîtresses de ce haut esprit a été l'unification linguistique du monde indien. Pensons-y à l'heure où des politiques imprudents font voter des lois qui ont pour effet d'introduire les langues régionales à l'école primaire, en France, c'est-à-dire d'encombrer l'intelligence de jeunes enfants à qui l'on a déjà tant de peine à faire apprendre un peu de français.

Gandhi a cruellement souffert de la rupture entre l'Inde et le Pakistan. Mais quoi ! avec l'indépendance, si justement désirée, commencent toujours les querelles impies. Gandhi a payé le prix de la grandeur : il a succombé sous les coups d'un fanatique. Doit-on plaindre le mahatma ? Comment, à cette pensée, ne pas évoquer l'admirable réponse de Cadoudal à ceux qui voulaient le faire évader : « Pouvez-vous me promettre une plus belle mort ? » La vie de Gandhi, poursuivie dans la noblesse et la pureté, s'est ainsi achevée dans le sacrifice et le martyre. Nous devons penser à lui, chaque jour, avec recueillement, forcés que nous sommes de vivre dans l'incohérence et la confusion.

REGARDS SUR LE MAROC D'AUJOURD'HUI

PAR BERNARD SIMIOT

Me voici revenu à Fez après de nombreuses années pendant lesquelles, selon le mot prononcé par S. M. Sidi Mohamed lors du fameux discours politique de Tanger en 1947, « le Maroc a réalisé, grâce à la guerre, un gain de vingt années d'évolution dans tous les domaines ». Je me revois arriver dans la cité sainte, quelque temps avant la guerre, à l'un de ces moments périodiques où « des jeunes gens sans importance », ainsi que les appelait alors imprudemment un ministre socialiste, troublaient la quiétude tant vantée, tant chantée du Maroc, appelé « empire fortuné ». Quand je parvins à la porte de Bou-Jeloud, qui découpe sur le ciel un morceau de carte postale au fond duquel s'élève le minaret d'une petite mosquée dont les faïences usées accrochent le soleil, c'était la fin de l'après-midi. Les gargotiers entourant la place où aboutissent les rues qui s'enfoncent au cœur de la ville s'affairaient autour de leurs braises rougies et de leur baquet d'huile bouillante. Çà et là s'élevaient des pyramides de beignets poisseux, de poissons frits, ou de cette viande hachée qui a l'aspect du faux marbre et dont, d'un bout à l'autre de la Méditerranée, on fait des saucisses succulentes. Une odeur un peu écœurante montait comme une sorte d'encens profondément humain, au milieu de laquelle circulait le parfum des galettes de blé dur quand quelque four s'ouvrait par là.

Pour les Occidentaux que nous sommes, et même pour ceux qui connaissent Le Caire, Jérusalem, Alep ou Damas, Fez demeure peut-être la cité islamique la plus difficile à comprendre. Secrète et ardente, trafiquante et frondeuse, universitaire et pratique, elle vit repliée sur le dédale de ses rues pleines d'ombre, énigmatique, hostile — et je ne connais pas encore un Européen qui soit descendu dans cette espèce de puits, d'où il semble qu'on ne sortira jamais, sans sentir une inquiétude lui crisper le cœur... Je descendis vers la Kaissaria, ce quartier de César qu'on retrouve dans toutes les villes où les légions romaines plantèrent leurs aigles : grotte merveilleuse, si souvent explorée et poétisée, où Ali Baba a caché ses trésors, quartier des échoppes où l'on vend les ceintures dorées, les caftans aux couleurs de sorbets, les draperies et les mousselines, les passementeries, les babouches, les bracelets et autres colifichets qui viennent peut-être de Lyon ou de Manchester, mais dont raffolent les quatre femmes de Mohamed au point de le ruiner. J'étais arrivé ainsi sur la petite place Nedjarine, au cœur même de la cité, entre l'Université Karaouiyne et la mosquée de Moulay Idriss, là où il semble que l'Islam offre une de ses plus jolies expressions, avec ses fondouks, sa fontaine, ses boutiques à tapis et à bijoux, et je ne sais quelle atmosphère d'immuabilité. Et voilà que sur ce sol où depuis des siècles et encore des siècles les caravanes s'étaient agenouillées pour y décharger les épices, les armes et les cotonnades, là où un passé fabuleux confond ses sortilèges avec le présent dans une éternelle et silencieuse immobilité, là où nul chrétien en armes n'avait encore posé son pied sur l'empreinte laissée par le cavalier du désert, j'avais vu une section de notre Légion étrangère en tenue de campagne. J'en reçus un coup au cœur. Cet appareil militaire avait été mis en place pour prévenir des émeutes, qui en Afrique du Nord éclatent en ouragan et risquent de s'amplifier dans un climat de violence inouïe avant de retomber soudain au néant. Ce soir-là j'avais pu me promener en toute tranquillité dans la Médina, tandis que, sur la terrasse d'un grand fondouk qui domine la fontaine aux mosaïques fanées, des sentinelles débonnaires veillaient, l'arme sur l'épaule, autour d'une étamine tricolore que la nuit rapide enveloppait déjà. Car alors c'était le temps où notre prestige était inséparable de notre force.

Ces souvenirs, je les rappelle à mon ami Abdallah tandis que nous nous sommes installés dans un petit café situé près du tombeau des vieux sultans mérinides et d'où la vue est une des belles choses du monde : Fez s'étend à nos pieds comme une énorme coulée de lave cernée de verdure. Abdallah m'a amené en ces lieux enchanteurs et émouvants en conduisant sa petite cinq chevaux. C'est un garçon âgé d'une trentaine d'années, au regard franc et décidé, vêtu d'un complet qui me paraît fort bien coupé, tête nue, l'allure sportive, aux gestes directs, rieur, s'exprimant sans le moindre accent, avec le plus grand naturel, comme s'il était né sur les bords de la Loire. Abdallah est un des chefs du parti de l'Istiqlal. On m'a même dit tout à l'heure que c'était un des plus « durs ». Tant mieux !

J'évoque donc devant Abdallah mes vieux souvenirs du Maroc, je lui dis combien je suis attaché à ce pays où mon père a construit des routes, des voies ferrées, des ports et des maisons avant d'y mourir ; je lui raconte que je suis parti faire la guerre avec des Marocains et que nous avons lutté et souffert dans la communion fraternelle du combat ; je lui fais part enfin de mon inquiétude devant les remous qui agitent ce pays, et je lui dis :

— Abdallah, un fossé se creuse entre les Marocains et les Français. Vous le savez mieux que moi. Je vous en parle avec autant d'émotion que de franchise. Comme le disait l'autre jour le général Guillaume, il faut que vous, d'un côté, et nous, de l'autre, nous prenions courageusement une pelle pour combler ce fossé. Sinon nous tomberons tous dedans.

Abdallah me regarde silencieusement, puis me dit :

— La situation est beaucoup plus grave encore que vous ne le pensez. Il n'y a plus de contact entre vous et nous.

J'objecte que j'ai déjeuné le matin même chez un notable commerçant de Fez qui m'a affectueusement reçu, et que dans le bled les relations entre Français et Marocains demeurent excellentes. J'ajoute :

— Si nous ne voulons pas que des émeutes éclatent un jour à Casablanca, comme en Egypte ou en Tunisie, il nous faut étudier ensemble, et de bonne foi, les problèmes. Vous êtes un des chefs du parti de l'Istiqlal. Que désirez-vous ?

Abdallah prend un air surpris et rieur, comme si je ne pouvais ignorer le sens de la réponse qu'il va me faire :

— Ce que nous désirons ? Mais vous le savez. Nous désirons notre indépendance et, par conséquent, la revision du traité de protectorat, qui nous a été imposé comme une sorte de Diktat, pour qu'on lui substitue un traité d'alliance avec la France. Comme l'a dit récemment le sultan, dans son dernier discours du Trône: « Les relations franco-marocaines doivent être définies dans une convention garantissant au Maroc sa pleine souveraineté et édifiant ses rapports avec la France sur des bases nouvelles dans le cadre de l'amitié et du respect des intérêts supérieurs des deux pays, tout en sauvegardant les intérêts des divers éléments résidant dans l'empire chérifien. »

— Encore que cette notion d'amitié soit un peu littéraire, croyez-vous, Abdallah, qu'une alliance franco-marocaine pourrait être valable, efficace et durable si l'amitié franco-marocaine à laquelle nous avons tant cru — et qui existe d'ailleurs encore beaucoup plus que vous ne le croyez parce qu'elle est enracinée dans le cœur d'un nombre immense de petites gens — disparaissait tout à coup ?

Abdallah ne souriait plus et hochait la tête tristement.

— Mon cher, dit-il, nous étions prêts à vous aimer, et je crois que nous vous avons beaucoup aimés. Je sais tout ce que la France a fait ici et dont nous avons largement profité, mais pouvez-vous me dire franchement si vous ne vous conduisez pas ici en pays conquis, si vous ne multipliez pas, même sans vous en douter, mille petites et quotidiennes vexations à notre égard ? Si nos grands-pères étaient heureux et fiers de vous recevoir à dîner et de s'en faire récompenser par un léger salut lorsqu'ils vous croisaient dans la rue, cela ne nous suffit plus aujourd'hui. Pour déconsidérer notre mouvement, on dit que nous sommes anti-Français, et même à la solde de Moscou. Personnellement j'ai fait toutes mes études en France ; étudiant à la Faculté de Strasbourg, j'ai suivi mes camarades dans leur exode vers Clermont-Ferrand, je me suis marié avec une Alsacienne dont j'ai deux enfants... Et vous croyez que je puisse être anti-Français ? C'est aussi ridicule que de nous accuser d'être communistes, car notre état-major est précisément composé de personnalités éminemment bourgeoises.

— Pourtant, Abdallah, vos amis ne se font pas faute d'écrire ou de crier des injures à notre adresse, et vous ne pouvez pas nier que certains de vos camarades, à Casa et à Paris, ont des attaches précises avec les partis politiques extrémistes. Je comprends que vous soyez impatients de voir votre pays recouvrer sa liberté, sa souveraineté et son indépendance, et je comprends aussi, à la rigueur, que vos impatiences prennent des formes agressives, mais ne pensez-vous pas que celles-là risquent un jour ou l'autre de soulever une houle révolutionnaire susceptible de vous déborder, d'entraîner votre parti démocrate là où il ne voudrait pas aller et finalement de desservir la cause du souverain que vous aimez à juste titre ? Vous ne pouvez ignorer que les émeutes du Caire, déclenchées initialement contre les Anglais, auraient très bien pu aboutir au palais royal. Etes-vous sûr de ne pas devenir les victimes des masses que vous agitez imprudemment ?

Abdallah réfléchit quelques secondes et répondit :

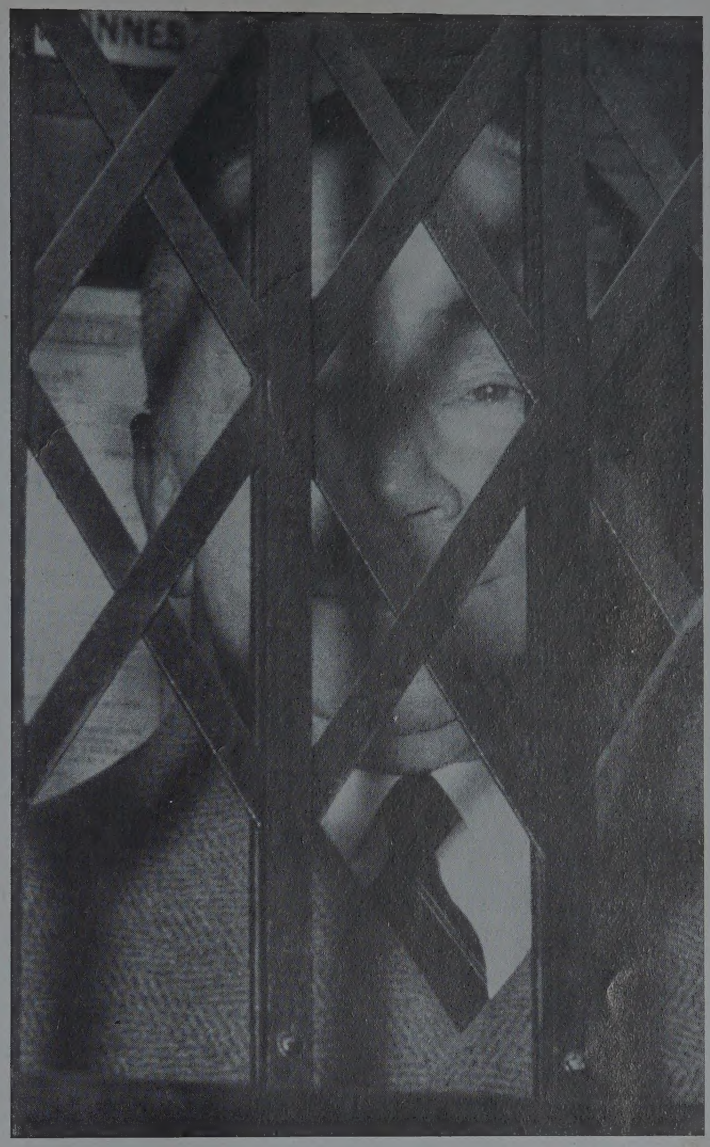
— En tout cas, si les masses agissent en telle ou telle circonstance, cela prouve qu'elles marchent derrière nous. On nous a longtemps représentés comme un parti de jeunes gens riches, mais aujourd'hui il faut se rendre à l'évidence. Croyez-moi, il est urgent d'aborder les problèmes de face. Dans les villes et dans le bled les listes d'adhésion à l'Istiqlal se couvrent chaque jour de centaines de signatures nouvelles. Si nous voulons sortir le peuple marocain de sa misère matérielle et intellectuelle il faut d'abord que nous réalisions notre indépendance. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux la réaliser avec vous que contre vous ? Et d'abord, avez-vous seulement un programme !

J'AI rapporté fidèlement ces paroles. Abdallah et moi-même nous nous étions promis d'agir de bonne foi. Pour ma part, j'ai assez suivi les affaires d'Indochine pour savoir que trop souvent la mauvaise conscience des parties en présence a provoqué le pire. Mais le peuple marocain connaît-il réellement la misère matérielle et intellectuelle, ainsi que le prétend mon ami Abdallah ? Et pouvons-nous loyalement envisager une modification du statut du protectorat ? Telles sont les questions auxquelles on s'efforcera de répondre en toute franchise.

(A suivre.)

GRANDE SOIRÉE INTERNATIONALE A L'ÉLYSÉE...

LE PRÉSIDENT ET Mme VINCENT AURIOL ACCUEILLENT LE GÉNÉRAL EISENHOWER.



AYANT CONFÉRÉ AVEC SES AMIS POLITIQUES, M. PAUL REYNAUD « CONSULTE » CHEZ LUI : IL EST ICI « SAISI » DANS L'ASCENSEUR.

... CRISE DANS LA NUIT AU PALAIS-BOURBON

DANS la soirée du 28 février une grande réception avait lieu au palais de l'Elysée en l'honneur des organisations internationales siégeant en France et des grands corps constitués. Ayant pris congé de ses derniers invités, M. Vincent Auriol s'était retiré dans ses appartements. Il apprenait, à 3 h. 30 du matin, que le ministère Edgar Faure venait d'être mis en minorité au Palais-Bourbon, par 309 voix contre 283, à propos de la majoration de 15 % des impôts, sur laquelle la question de confiance avait été posée. Et une demi-heure plus tard le président du Conseil lui apportait la démission du cabinet constitué le 20 janvier dernier. Ainsi la crise des finances publiques se compliquait d'une crise ministérielle qui ne pouvait qu'ajouter encore au désarroi politique et au malaise de l'opinion.

C'est à M. Paul Reynaud, président de la commission des finances de l'Assemblée nationale, que M. Vincent Auriol devait confier tout d'abord la mission de constituer un nouveau gouvernement. L'ancien président du Conseil de 1940 estimait un redressement économique et financier parfaitement réalisable à condition qu'il fût basé sur une formule de large union nationale. Mais il allait s'efforcer vainement de résoudre ce problème préalable, et dimanche soir M. Paul Reynaud informait le président de la République qu'il renonçait à sa mission.

Après avoir souligné l'adhésion des différents groupes à l'idée d'une délibération commune, M. Paul Reynaud indiquait l'obstacle auquel il s'était heurté :

« Le groupe socialiste vient de me faire savoir qu'il décline l'offre de participer à la discussion avec les autres partis nationaux à laquelle je l'avais convié. Dans ces conditions l'union nationale, qui est nécessaire et qui se fera un jour, ne peut être réalisée aujourd'hui. »

Cette expérience d'union nationale ayant échoué, c'est sur d'autres bases que devait être recherché le dénouement de cette crise difficile.

SUR LA ROUTE DES NATIONS UNIES

LE COLLÈGE N. A. T. O., IMAGE DE LA COMMUNAUTÉ ATLANTIQUE

PAR ROGER DARDENNE

La conclusion du pacte atlantique impliquait naturellement la création d'organismes nécessaires à la mise en œuvre des dispositions arrêtées. Les quatre initiales N. A. T. O. (North Atlantic Treaty Organisation) désignent l'ensemble de ces organismes. Dès 1949 ceux qui sont de nature administrative et financière ont été installés.

Mais le général Eisenhower souhaitait qu'ils eussent, dans l'ordre intellectuel, leur équivalence dans une institution qui rassemblerait des représentants des douze pays adhérents au pacte atlantique.

Cette institution existe maintenant. Elle a la forme d'un collège de défense, et l'Ecole militaire abrite les auditeurs qui participent à ses travaux. Le général Eisenhower et M. Georges Bidault l'ont inaugurée au mois de novembre dernier. Ils n'ont pas manqué de souligner que cette ouverture marquait une date historique. C'est la première fois en effet qu'un collège interallié appartenant à la communauté de douze nations allait fonctionner à frais communs, ce qui lui donne un caractère absolument unique.

A toute activité organisée une doctrine est nécessaire. En réclamant la fondation du collège le général Eisenhower avait le dessein de fournir au N. A. T. O. cette doctrine commune. Il entendait aussi préparer les cadres futurs des forces interalliées. C'est pourquoi le collège réunit des fonctionnaires et des militaires des douze pays membres de la communauté atlantique. Ils sont les éléments de ces cadres, et de leurs travaux la doctrine sortira. Il n'est pas douteux non plus que les relations qui se créent entre les membres de l'institution auront dans l'avenir d'utiles répercussions.

L'idée du général Eisenhower ayant été unanimement approuvée par les gouvernements du N. A. T. O., on a cherché l'endroit le plus propice à loger le collège. Le gouvernement français estimant que l'Ecole militaire était toute désignée a mis une aile de ce majestueux monument à la disposition des nations atlantiques. Magnifique exemplaire de l'architecture du XVIII[e] siècle, l'Ecole militaire est en effet une sorte d'université qui groupe les écoles militaires françaises d'enseignement supérieur. Or le collège N. A. T. O. répond à la conception d'où procèdent les centres de hautes études de défense nationale qui existent en plusieurs pays. Mais il est de plus vaste envergure. Les instituts de hautes études réunissent des officiers de diverses armes d'un même pays. Parfois ils accueillent quelques représentants de nations alliées. D'emblée le collège N. A. T. O. s'établit sur le plan international.

UNE MAISON NEUVE DANS UN MONUMENT ANCIEN

S'il est parfaitement à sa place à l'Ecole militaire, encore fallait-il qu'il trouvât à s'y loger de manière satisfaisante. Et les difficultés ne furent pas minces. Les bâtiments concédés au nouveau collège étaient de vieilles salles délabrées où s'entassaient sous un épais manteau de poussière paperasses et objets de rebut. Après le nettoyage minutieux qui s'imposait il fallut aménager ces locaux. Grâce à l'emploi de matériaux préfabriqués on les transforma en salles claires, avenantes. La hauteur du bâtiment primitif permit de le diviser de manière à gagner un étage. Toutes les pièces furent meublées sobrement et élégamment. Les services de dactylographie et de ronéotypie reçurent un équipement extrêmement moderne. Le temps était limité pour accomplir ces transformations. Les plans furent établis en huit jours par l'état-major français du collège. Le travail fut exécuté en deux mois par des entreprises françaises sous la direction des services du génie de l'armée. On travailla jour et nuit sous l'impulsion du capitaine de vaisseau Maggiar, chef de cabinet de l'amiral Lemonnier, commandant du collège. Et quand le général Eisenhower et le ministre de la Défense nationale vinrent pour l'inauguration, ils entrèrent vraiment dans une maison neuve. Le 19 novembre le collège commençait à fonctionner.

Nous venons de dire qu'il est placé sous le commandement de l'amiral Lemonnier, qui est l'adjoint naval du général Eisenhower. Il a près de lui quatre adjoints instructeurs en chef, trois militaires et un civil. La présence de celui-ci, un diplomate américain, M. Reinhardt, répond à la fois au programme des questions examinées au collège et au fait qu'il comprend parmi ses auditeurs un certain nombre de civils ayant un rang équivalent à celui de conseiller d'ambassade. Les auditeurs militaires ont, en général, le grade de colonel.

Les chefs instructeurs militaires sont, pour les premiers cours : un Français, le général Stehlin ; un Américain, le général Carraway ; un Britannique, le commodore Ross. Le capitaine de vaisseau Maggiar est l'*executive officer*. Le secrétariat des études est assuré par le capitaine de corvette Detrie. Les auditeurs, au nombre d'environ cinquante, sont répartis entre neuf comités. Des assistants assurent la liaison entre ces neuf comités et les instructeurs chefs.

Dix nations sont actuellement représentées au collège, où manquent l'Islande et le Luxembourg. La France a six auditeurs et la Grande-Bretagne également ; le Canada en a quatre ; la Belgique, trois ; la Norvège, deux ; le Portugal, deux, etc. Aux prochains cours il y aura sans doute des auditeurs grecs et turcs.

Le gouvernement français ne s'est pas borné à loger le collège. Il a donné des facilités pour assurer la vie des auditeurs. Ainsi, dans une cour, près des salles de travail, a été installé un mess, qui relève de la marine. Là aussi on a adapté un bâtiment ancien à un usage nouveau.

Les auditeurs ont à leur disposition une bibliothèque où ils trouvent journaux et revues des principaux pays et aussi les dernières publications s'intéressant aux domaines techniques proches des activités du collège. Aussi bien rien n'est négligé pour fournir des occasions de se rencontrer et de se mieux connaître aux membres du collège : réceptions, soirées récréatives sont organisées pour permettre de fructueux contacts. Bon nombre des officiers et des fonctionnaires qui viennent en stage à l'Ecole militaire ont d'ailleurs été accompagnés à Paris par leurs familles.

TRAVAIL D'ÉQUIPE

Comment travaille-t-on au collège N. A. T. O. ? Chaque matin instructeurs et auditeurs se réunissent à la salle des conférences pour entendre un exposé d'une personnalité civile ou militaire. A moins qu'une obligation impérieuse ne l'en empêche, l'amiral Lemonnier est toujours au premier rang. La salle des conférences est remarquablement équipée, sur le modèle de celle de l'O. N. U. On y pratique la traduction immédiate et simultanée en deux langues des paroles de l'orateur. Deux langues suffisent ici, chacun des auditeurs devant connaître le français ou l'anglais.

Des sujets très variés sont traités : militaires, politiques, économiques. Ils intéressent l'ensemble du N. A. T. O. ou concernent l'un de ses membres. Quant aux conférenciers, la « tribune » du collège peut se flatter d'avoir vu défiler les plus éminentes personnalités : chefs d'états-majors nationaux, commandants en chef, tels le général Juin et le général Guillaume ; diplomates, comme M. Kennan, dont les conférences sur la Russie soviétique furent d'un puissant intérêt ; théoriciens du N. A. T. O., comme MM. Wheeler Bennett et Spafford ; hommes politiques, tel M. Spaak ; spécialistes militaires, comme l'amiral Carney, les généraux Norstad et Gavin et le général Bowen, ainsi que d'éminents spécialistes français et étrangers de l'économie politique et des finances.

Après la conférence, pause, le *break*. Autour d'une tasse de café, dans la salle d'honneur, un moment de détente. Puis retour dans la salle des conférences, où s'engage une discussion à laquelle prend part tout l'auditoire. C'est un moment extrêmement vivant. Questions et répliques s'entrecroisent. Et, en toute courtoisie, le conférencier est sur la sellette. D'ailleurs le ton de la maison n'a rien de gourmé. On s'y exprime clairement, directement, sportivement pourrait-on dire. Et l'on y rit volontiers. La discussion générale est suivie de conversations en groupes restreints de deux ou trois comités. Pendant l'heure du déjeuner, auquel prennent part d'ordinaire le conférencier et les experts qui l'assistent, les conversations se poursuivent.

L'après-midi est réservé aux travaux des comités. Ceux-ci ont à étudier des problèmes précis proposés par la direction sur des sujets concrets relatifs à l'organisation et à l'emploi de forces appartenant à plusieurs pays.

Ce travail d'équipe est la méthode de choix du collège. Elle entraîne les membres de chaque petit groupe, composé d'auditeurs de nationalités et de services différents, à discuter en commun un sujet donné et à dégager des conclusions. La direction examine les solutions proposées. Elle retient celle qui lui paraît la meilleure pour en faire l'objet d'une discussion générale.

Toutes les trois ou quatre semaines un nouveau problème est soumis aux comités. A cette occasion la composition de ceux-ci est remaniée de manière que pendant leur séjour au collège les auditeurs travaillent avec tous leurs collègues et avec chacun d'eux. C'est pourquoi il ne leur est imparti pour l'étude des problèmes qu'un temps relativement court, afin de les obliger à se partager le travail et à associer leurs efforts. C'est aussi pourquoi chacun d'eux doit, à tour de rôle, exercer les fonctions de secrétaire et de président afin de s'habituer à l'initiative nécessaire en ces fonctions.

On se propose aussi de fournir aux auditeurs l'occasion de compléter les notions acquises au collège même par des visites aux forces du N. A. T. O. en cours d'exercice, par des voyages en France et hors de France. Mais il va de soi que ces déplacements, pour que les participants en retirent tout le profit souhaitable, doivent être soigneusement préparés. Aussi paraît-il préférable de les prévoir vers la fin des cours.

La durée du stage est de six mois. Juin prochain verra donc arriver un nouveau contingent d'auditeurs. A cette cadence, et si rien ne vient arrêter son activité, on trouvera dans peu d'années des anciens du collège dans de nombreux services nationaux et internationaux. Il n'est pas douteux qu'ils auront été « marqués » par le temps qu'ils auront passé à Paris dans la vieille Ecole militaire. Hollandais, Norvégiens, Belges, Portugais, Italiens, Anglais, Américains, Français, Danois, Canadiens, où qu'ils se retrouvent, se sentiront unis par une communauté de méthodes et d'études, sans parler des amitiés personnelles qui se seront nouées. Ils seront ainsi les plus actifs agents du N. A. T. O. et par là travailleront à l'union des nations atlantiques, première étape, espérons-le, vers l'union de toutes les nations de notre monde.

VOICI LE GÉNÉRAL EISENHOWER ACCUEILLANT M. BIDAULT, MINISTRE DE LA DÉFENSE NATIONALE, A L'INAUGURATION DU COLLÈGE N.A.T.O.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet.)

L'amiral Lemonnier et (de gauche à droite) les quatre instructeurs chefs qui sont : M. Reinhardt (U. S. A.), le général Stehlin (France), le commodore Ross (Grande-Bretagne) et le général Carraway (U. S. A.).

Ci-dessus : le général Carraway, le commodore Ross et le général américain Richards. Ci-dessous : le capitaine de vaisseau Maggiar, chef de cabinet de l'amiral Lemonnier.

LE « POOL » DES DACTYLOS EST INSTALLÉ DANS UNE VASTE ET CONFOR TABLE PIÈCE OU RÈGNE UNE GRANDE ACTIVITÉ, CAR LES DOCUMENTS A « TAPER » SONT ABONDANTS. CI-DESSOUS : LES CARTOGRAPHES AU TRAVAIL.

DANS LEUR BUREAU, DE G. A DR. : LE COLONEL PEEL YATES (GRANDE-BRETAGNE).

A G., M. BENEDIKTSSON, MINISTRE D'ISLANDE A PARIS, FAIT UNE CONFÉRENCE. CI-DESSUS, LA CABINE DE TRADUCTION SIMULTANÉE. A DROITE, LE COLONEL STRANDE (NORVÈGE) POSE UNE QUESTION.

LE COLONEL HOUSSAY (FRANCE) ET LE COLONEL FORNEY (ETATS-UNIS).

A GAUCHE, LE DÉJEUNER AU MESS. A DROITE, LA PAUSE APRÈS UNE CONFÉRENCE.

LA BIBLIOTHÈQUE AVEC SA SALLE DE LECTURE DE JOURNAUX EST LE LIEU FAVORI DE RÉUNION DES AUDITEURS DU COLLÈGE, QUI TRAVAILLENT AMICALEMENT UNIS POUR LA COMMUNAUTÉ ATLANTIQUE.

Le merveilleux numéro de Brigitte Auber et de son partenaire Gil Delamare, acclamé, fut incontestablement le clou de la soirée.

TOUT LE MONDE EN PISTE

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Le XXII[e] gala de l'Union des artistes a remporté au Cirque d'Hiver son traditionnel succès. Lorsqu'à 1 heure du matin je retrouve chaque année ce spectacle unique à Paris, lorsque la lumière jaillit, mettant en valeur, dans leurs loges fleuries, tout ce que Paris compte de beauté et d'élégance... je ne puis m'empêcher d'applaudir cette vision dont je ne me lasserai jamais, car au cirque tout le monde se voit et aussi parce qu'au cirque nous retrouvons pour une nuit l'impérissable souvenir de nos joies d'enfant. Chaque année aussi j'admire l'inlassable dévouement des organisateurs de ce gala : leur tâche est ardue aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. Les artistes sont des gens adorables, mais les vedettes ont leurs exigences, et le cinéma est le pire ennemi des galas de l'Union ! Tel comédien tourne à l'étranger, telle star n'a pas le temps de

répéter un numéro d'acrobatie, et j'imagine la complexité des problèmes qui se posent pour les Jean Toulout, les Gaston Severin, les Guy Rapp, les Jacqueline Francell et les autres... lorsqu'ils sont dans l'obligation d'établir un programme.

Au tableau d'honneur de ce XXII[e] gala de l'Union des artistes, citons Brigitte Auber, étonnante d'audace à son trapèze, le brillant numéro de voltige de Dany Robin et Georges Marchal, l'autorité de Robert Pizani conduisant un orchestre de virtuoses et de maestros, de Tony Aubin à Bernard Hilda, de Gaston Poulet et André Cluytens à Aimé Barelli et Django Reinhardt.

Ce fut éblouissant de drôlerie.

Parmi les autres clous : Jean Marais dans des jeux romains, Micheline Presle en équilibre sur une échelle, Anne Vernon et Hélène Perdrière, si jolies, Gilles Margaritis et Jean Richard, si comiques, et les chansonniers se firent applaudir dans une pyramide humaine qui ne s'écroula que sous les rires !

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet).

PIERRE FRESNAY OU L'IMPECCABLE M. LOYAL.

ROBERT PIZANI DIRIGE... DES VIRTUOSES.

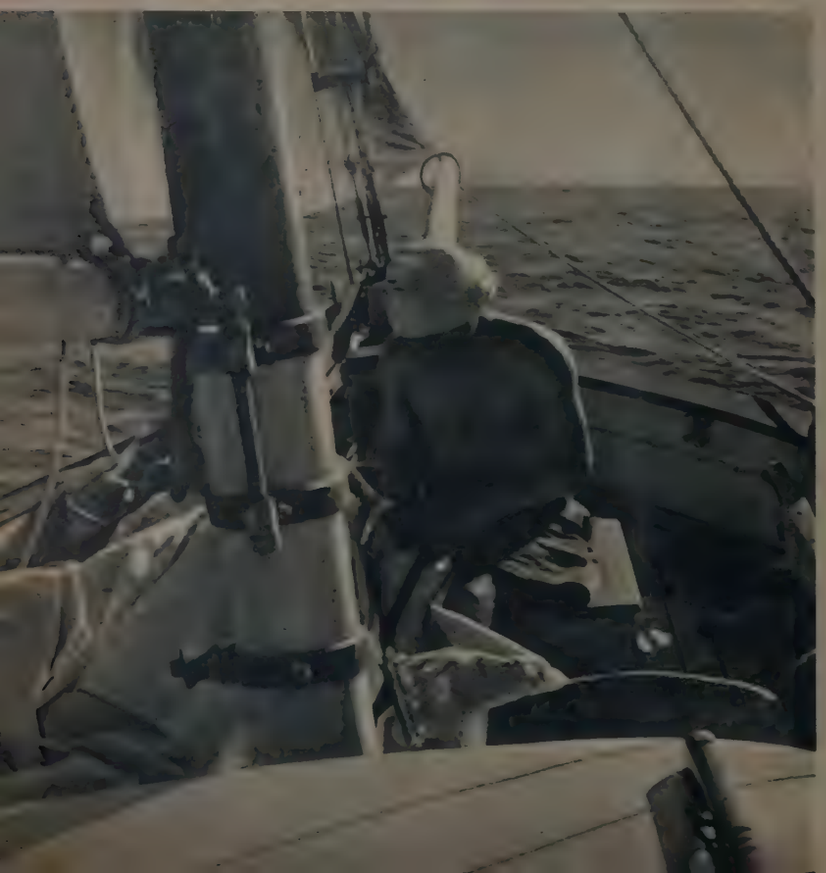
NÉRON-JEAN MARAIS OU LES JEUX DU CIRQUE.

AVANT DE FAIRE SON NUMÉRO DE VOLTIGE, DANY ROBIN NOUS PROUVA SES QUALITÉS DE DANSEUSE.

EDW. FEUILLÈRE ET J.-C. PASCAL A LA TOMBOLA.

UNE RAVISSANTE APPARITION : ANNE VERNON.

Le « Kurun » quitte Fédala : la grande aventure commence par la traversée de l'Atlantique. — En route, Le Toumelin répare ses voiles.



« A LA VOILE AUTOUR DU MONDE... »

LE PÉRIPLE DE J.-Y. LE TOUMELIN

PAR TRÉ-HARDY

LE « KURUN » EST LE SEUL PETIT VOILIER FRANÇAIS SANS MOTEUR QUI, APRÈS LE « FIRECREST » D'ALAIN GERBAULT, AIT TENTÉ LA TRAVERSÉE DES TROIS GRANDS OCÉANS AU COURS D'UN MÊME VOYAGE

Il ne serait pas exact de se représenter le voyage autour du monde de J.-Y Le Toumelin comme une gageure audacieuse ou comme un exploit sportif de grande envergure. Partir pour trois ans sur un pur voilier, en se mettant délibérément à la merci des éléments et des traîtrises de la mer, suppose une mystique plus élevée, voire un dédain supérieur des contingences ordinaires. Les inconnues hasardeuses du temps et de l'espace acceptées à l'avance, jointes à des incertitudes à leur échelle haussent l'exploit sur un plan dépassant de loin la commune mesure.

Le but poursuivi est en effet tout autre que celui de battre un record ou de flirter avec le danger. Le Toumelin accomplit un voyage documentaire, un voyage utile. Il se propose d'étudier à nouveau le régime des vents, les lois secrètes des courants. Il veut vérifier les observations déjà faites, les calculs depuis longtemps établis, en se rapprochant au maximum des forces de la nature, en les reprenant à la base avec les moyens de l'homme seul, obligé de lutter pour vaincre. *A priori*, il rejette l'aide du progrès mécanique, il dépouille le problème de ses facilités.

Celui qui s'est fixé cette tâche est un Celte cent pour cent de trente et un ans, athlète complet, aux muscles d'acier, à l'âme forte. Fils du commandant Le Toumelin, de la marine française, il passa son enfance dans l'ambiance de la mer. Après le baccalauréat lettres-mathématiques et l'examen d'entrée à Navale, interrompu par les événements de 1940, le voici à l'Ecole d'hydrographie de Nantes l'année suivante. Il en sort diplômé théorie capitaine de la marine marchande. Le chalutier *Alfred* l'inscrit sur son rôle pour une campagne sur les côtes de Mauritanie. Il sert ensuite à bord du transport *Etel*. Pendant toute cette période J.-Y. Le Toumelin vivra en Spartiate, faisant une large part aux sports de choc et à l'action.

LE « KURUN », VOILIER BRETON

Cependant l'instrument nécessaire pour réaliser le projet grandiose manquait. L'architecte naval Dervin dessine alors ce sloop robuste et fin, capable de résister aux tempêtes des mers du Sud, qu'on nommera *Kurun* (*Puissance* en celte, *Tonnerre* en breton). En voici les caractéristiques : 9 tonneaux, 10 mètres

LE 6 OCTOBRE 1951 LE HARDI CAPITAINE FAISAIT SON ENTRÉE A PORT-DES-GALETS, A LA RÉUNION. ON L'Y VOIT (CI-DESSUS) S'ENTRETENIR AVEC M. EUDES, ADMINISTRATEUR DE L'INSCRIPTION MARITIME.

PARTIE DE BRETAGNE, LA FLÈCHE QUI SUIT SUR LA MAPPEMONDE LE PÉRIPLE DU JEUNE CAPITAINE S'ARRÊTE AU CAP, DERNIER PORT TOUCHÉ. DU CAP AU CROISIC LE TRAJET EST LONG ; MAIS LE PLUS DIFFICILE EST DÉJA ACCOMPLI.

« MAITRE APRÈS DIEU ! »

de longueur, 3 m. 56 de largeur, 1 m. 70 de tirant d'eau ; mât court de 9 mètres en pin Douglas, offert par un châtelain de la Creuse ; autres espars en spruce ; coque en chêne, membrée d'acacia ; pont et superstructure en iroko ; logement vaste et clair ; six hublots de roof ; fanal intérieur de 100 bougies, merveille d'invention suédoise, éclairant le pont d'une lumière réfractée ; aucun moteur à bord.

Ce bateau, réalisé par les chantiers Leroux, du Croisic, J.-Y. l'essaiera et le mettra au point le long des côtes bretonnes. N'a-t-il pas travaillé à sa construction avec le technicien Moulec ? Il le connaît et le comprend.

Mais les siens appréhendent de le voir s'en aller seul. Un de ses amis, G. Dufour, héros d'Indochine, lui demande de l'emmener jusqu'au Maroc. Le Toumelin ne saurait refuser. Un jour de septembre 1949, sans publicité ni réclame, sans avertir les autorités ni la presse, le *Kurun* met à la voile.

Il y a dans la navigation un esprit de rudesse qu'il ne faut pas sous-estimer. Au large le milieu habituel n'existe plus, l'homme semble infime entre le ciel et la mer. La force physique devient dérisoire, seules les forces morales entrent en jeu. Notre Breton sait qu'une croisière n'est pas une aventure, mais une réalité. Aussi tout se passe-t-il de façon normale. Escale à Vigo, à Lisbonne, atterrissage à Fédala, où G. Dufour quitte son ami.

Ce tour du monde a fait du bruit, J.-Y. reçoit de nombreuses lettres sollicitant une place à bord. Bon camarade, il acceptera comme passager un reporter photographe de son âge, Paul Farge, qui ira jusqu'à Tahiti.

Le 3 avril 1950 J.-Y. met le cap sur les Canaries puis, empruntant l'itinéraire des caravelles, il se lance audacieusement dans l'Atlantique. En trente jours, sans apercevoir un seul navire, il franchit les 2.750 milles qui le séparent de Fort-de-France, battant ainsi d'environ vingt-quatre heures le record de Marin Marie sur le *Vinibelle*. Le *skipper* est satisfait de sa traversée. Il n'aligne pas les milles pour le plaisir, et son caractère s'exprime bien dans cette phrase : « Découvrant la terre en accord avec mes prévisions, j'éprouvai une joie immense. »

Sans s'attarder, Le Toumelin franchit en quatorze jours la mer des Caraïbes et entre dans Colon : 1.250 milles. (Alain Gerbault avait mis un mois sur ce même trajet.) Les nuits dans les alizés l'enchantent. « Toutes les étoiles sont au ciel, des météorites échevelés le traversent parfois, telles des balles traceuses », écrit-il. Il a perdu deux jours à 45 milles du port par suite de calme plat, peut-être regretta-t-il alors l'absence de moteur. Remorqué par un petit cargo bananier, le *Kurun* passe en quarante-huit heures le canal de Panama.

SEUL A TRAVERS LE PACIFIQUE

Voici le persévérant navigateur devant l'immensité de l'océan Pacifique, avec toutefois le relais des îles Galapagos, situées à 900 milles de Balboa. Cette distance lui semble insignifiante. Il la franchit en vingt-cinq jours, tantôt dans les calmes et les courants, tantôt dans les violents grains du Pot au noir, parages critiques pour un voilier. Gerbault, le précurseur sans moteur, compta trente-sept jours pour résoudre ces difficultés.

Aux Galapagos J.-Y. prend contact avec les habitants, ce qui ne l'empêche pas de travailler à son bord pour tout remettre en état. Quittant bientôt Chatam pour la petite île de Barrington, il part le 13 décembre en direction des Marquises : 3.000 milles, soit environ 5.400 kilomètres, la moitié du Pacifique en trente jours.

Exploit fameux !... « Méfiez-vous du Pacifique », lui avait dit à Balboa le capitaine de vaisseau Bertschy. Le jeune marin ne semble pas en avoir conservé un trop mauvais souvenir. Ses notes de bord foisonnent d'anecdotes : hélice miroitante du loch absorbée par un requin vorace, short imprudemment rincé prenant le même chemin...

Le charme des îles Marquises aurait pu retenir les deux jeunes gens. Il n'en est rien. J.-Y. répare les voiles, vérifie la coque et s'apprête à parachever sa traversée, tandis que Paul Farge prend des clichés. Pour l'instant plus d'immensité à parcourir : l'archipel Tuamotu semble à portée de la main ; Papeete est atteint le 18 février 1951. Là, les deux amis se séparent, comme convenu. Le Toumelin désormais sera seul à bord.

De Bora-Bora, près de Tahiti, il faut maintenant gagner Port-Moresby, en Nouvelle-Guinée britannique : traversée de 3.700 milles, la plus longue jusqu'à maintenant, la plus dure aussi, au milieu des récifs coralliens. L'attention ne saurait se relâcher un seul instant. Sous les alizés, souvent très frais, une grosse lame de fond couche le *Kurun* par le travers. Le capitaine s'en tire avec la figure en sang, petit malheur qu'il mentionne pour en rire. Parfois un calme inattendu lui permet d'observer la vie qui l'entoure. Une fois, par exemple, il est fasciné par l'étonnante vie du planeton, petits points bleus ou vif argent qui se déplacent rapidement. Le *Kurun* monte doucement sur une légère houle d'est. Heures de détente physique et morale. Puis l'alternance reprend. Le 12 juillet le ciel a mauvaise apparence. Le Toumelin effectue une double opération : changement d'heure et de date. 180 degrés, il quitte les longitudes Ouest, un jour doit disparaître de son calendrier. C'est le vendredi 13 qui est sacrifié. Se vengera-t-il ? Il devait le faire par la suite. Sérieux coups de vent, grains très violents secouent l'atmosphère. « Le creux glauque des lames prend une valeur toute particulière, hideux à vous glacer les entrailles !... » Le sloop est soulevé par une force irrésistible. Plaqué brutalement sur la boiserie du roof, J.-Y. est mitraillé par toutes sortes d'objets, y compris la totalité de sa bibliothèque. Le hublot de cuisine resté ouvert crache à plein débit. Mais aussi brutalement qu'il a été couché mâture dans l'eau, le *Kurun* revient d'aplomb avec la conviction de ne pas « faire *capsize* ». L'eau à hauteur de lisse s'écoule par les dalots ; en fin de compte, aucune avarie. La cause du phénomène ?... Secousse sismique ou onde sous-marine sans doute.

Avant Fort-Moresby, la mer de Corail lui semble plus apaisante. L'accueil chaleureux reçu en Nouvelle-Guinée britannique, la visite à la mission française de l'île Yule et, surtout, les longues conversations avec M^gr^ Sorin et M^gr^ de Boismenu le préparent à affronter le détroit de Torrès et à franchir les 3.100 milles qui le séparent des îles Keelings.

CAPITAINE COURAGEUX

Le 15 août le capitaine courageux met le cap sur ces îles de l'océan Indien appelées également Cocos. « Après avoir embouqué le détroit il n'y a plus de choix », notera-t-il. Il lui faut renoncer au pilotage barre amarrée. Une lutte farouche contre les courants s'engage aux feux des phares qui jalonnent les récifs sur 175 milles. Navigation épuisante : Le Toumelin restera quatre-vingt-quatre heures sans dormir. Le *Kurun* se comporte magnifiquement. Toutefois il perd une ancre et sa chaîne dans ces courants de 5 à 6 nœuds.

La mer d'Arafura, calme et paisible, rencontrée à la sortie du terrible détroit par un temps splendide, d'une limpidité extraordinaire, fut la récompense de sa peine.

Ces 3.100 milles prennent vingt-sept jours à parcourir. Le 11 septembre, par une mer énorme, le *skipper* est en vue des Keelings, possession britannique, deux groupes de terre basse, où l'*Emden* fut coulé pendant la guerre 1914-1918. Réception très cordiale : les Anglais apprécient l'effort. Petite escale, le temps de reviser le bateau et de s'apercevoir que le mât commence à se ronger entre l'emplanture et au-dessous de l'étambrai ; c'est sans doute l'œuvre des termites.

Des Cocos à La Réunion 2.500 milles franchis en dix-huit jours et demi constituent une performance étonnante, jamais égalée à la voile. Le Toumelin entre à Port-des-Galets le 6 octobre. Dans cette vieille île Bourbon restée de tradition française il reçoit l'hospitalité la plus touchante. Le commandant Fournage, directeur du port, se met à sa disposition. Le *Kurun* est désinfecté au D. D. T., le mât est déclaré assez solide pour gagner Durban.

L'APPEL DU PAYS

Jusque-là il reste 1.450 milles à parcourir. Annoncé par le paquebot *Ville-du-Havre*, *Kurun*, parti le 11 novembre, couvrira cette distance en vingt-deux jours. Slocum avait mis vingt et un jours sur ce même trajet.

Enfin Durban est atteint sans encombre. M. Ratton, consul de France, s'occupe aussitôt du *Kurun*. Le côtre est mis au sec sur les chantiers Nicolls. La coque a bonne apparence. Reste la question du mât. Celui-ci serait rongé par un insecte de la famille des lyctus, dont on vient à bout avec du phénol.

Et le 3 février le jeune navigateur quitte Durban. L'étape qui va le mener au Cap ne sera pas de tout repos. De grands vents d'ouest balaient ces parages redoutés, ce cap des Tempêtes où les marins d'autrefois croyaient voir errer le vaisseau du « Hollandais volant ». Mais l'alizé favorable est au bout de cette épreuve... Le 14 février dernier Le Toumelin arrivait à Capetown, ayant couvert 750 milles en onze jours. Sur ce même itinéraire, à bord également de voiliers purs, sans moteur, Slocum avait mis dix-sept jours, Alain Gerbault, vingt-deux.

Le Toumelin va maintenant se diriger vers sa Bretagne, vers Le Croisic, *via* Sainte-Hélène. Seul et sans moteur sur son *Kurun*, comme le fut autrefois Alain Gerbault à bord du *Firecrest*, il tient la barre d'une main ferme, d'une main qui le ramène en France.

Photographies Paul Farge et Pasturel.

LA PÊCHE, A LA FOIS NOURRICIÈRE ET DISTRAYANTE... AU LARGE DES CANARIES, UN THON EST HALÉ A BORD.

EN MARGE DES VI[ES] JEUX OLYMPIQUES D'HIVER

DANS LA RUDE, SPORTIVE ET DÉMOCRATIQUE NORVÈGE

PAR L.-C. BOUSSARD

(Dessins extraits de l'*Aftenposten*.)

Les Norvégiens et leurs invités ont, si l'on peut dire, « eu chaud », puisque, à la veille même des premières épreuves olympiques, on se trouvait en face d'un phénomène climatique inconnu depuis 1898 : pas assez de neige sur les collines et les pistes aux environs de la capitale. Il fallut demander à quelque cinq cents soldats et employés de combler les trous « à la cuiller » et de recouvrir les souches et les roches à fleur de sol. On a trop tendance à oublier que, au long des côtes d'un pays situé à la latitude du Groenland et du Labrador, le gulf-stream vient à chaque seconde déverser 5 à 6 millions de mètres cubes d'eau chaude. En temps voulu cependant la manne ouatée commença de s'abattre, et le grand jeu put commencer.

Survolez la Norvège, ses fjords, ses lacs, ses forêts de pins et de bouleaux, les anfractuosités et les replis de son sol, qui s'étire sur quelque 1.250 kilomètres du sud au nord, frôlez la région du plus grand glacier du monde, le Jostedal, vous comprendrez alors que le seul moyen naturel de passer d'une vallée à l'autre fut d'utiliser — avant l'avion ou l'hélicoptère — des lattes ou des skis dans ce « petit pays » de 300.000 kilomètres carrés, à la surface duquel s'égaillent trois millions d'habitants seulement qui, lorsqu'ils ne sont pas coureurs des mers, sont, pour la plupart, coureurs des bois ou coureurs des mines.

Dans un pays où l'on fait du ski depuis deux mille ans tout le monde s'intéresse aux sports d'hiver. Tous les ans la famille royale se rend au cottage de Sikkadilsil, et si S. M. Haakon VII ne put assister à l'ouverture solennelle et aux épreuves des Jeux, où il fut remplacé par le prince royal, Olaf, la princesse Ragnhild et le prince Harald, c'est qu'il avait dû se rendre aux funérailles du roi George VI.

DU SAUT DES HOMMES-OISEAUX AUX BALLERINES DU SLALOM

Il est évidemment assez impressionnant de voir bondir d'un immense tremplin des hommes-oiseaux dont on se demande comment ils vont bien pouvoir se rétablir à l'arrivée, d'assister aux péripéties d'une longue course de 18 ou de 50 kilomètres où — contre toute attente — les Suédois sont battus, de voir évoluer avec grâce la Française Jacqueline du Bief, qui l'eût très certainement emporté sur son heureuse rivale, l'Anglaise Jeannette Altwegg, si dans les épreuves dites de patinage de fantaisie il n'y avait pas eu à tenir compte surtout des figures imposées, c'est-à-dire des épreuves scolaires.

Il est amusant de voir gagner en « bob » d'énormes Allemands, dont le seul entraînement consiste à manger pour avoir plus de poids. On peut rester béat d'admiration à contempler l'arrivée des coureurs de longue distance, épuisés, couverts de sueur et assoiffés malgré le froid. Les épreuves de vitesse des patineurs au stade de Bislett (dix fois plus vaste que le Palais des Sports à Paris), les foudroyantes descentes du blond Norvégien Eriksen ou de l'Italien Zeno Colo, les évolutions de l'Américain Dick Button, « roi de la glace », les passes rapides des joueurs de hockey et de bandy offrent des spectacles certes peu communs. Mais plus encore l'attention est retenue par la compétition à la fois rude et gracieuse de ces ballerines charmeresses : les spécialistes féminines des épreuves de vitesse en descente et en slalom.

La grande étoile de ce tournoi fut très certainement la jeune Américaine « Andy » Mead-Lawrence, du Vermont. Elle est tout simplement remarquable. C'est avant tout une chic fille, et si elle est arrivée, cette taciturne élancée de dix-neuf ans, à glaner deux médailles d'or, à Norejfell et à Rodkleiva, c'est qu'elle a travaillé pendant des années à apprendre une technique qui n'appartenait jusqu'ici qu'aux Européennes, pour les épreuves de vitesse et d'équilibre, qui tiennent beaucoup plus de l'acrobatie que du sport.

SOUS LE SIGNE DES CINQ ANNEAUX

Les milliers de spectateurs venus des quatre coins du monde, il a bien fallu les loger chez l'habitant, car les hôtels étaient pleins, retenus longtemps à l'avance pour les véritables amateurs de sport, les journalistes, les juges, les experts. Dans toutes les vitrines ce n'étaient que vêtements de sports d'hiver, skis, gants, patins, crosses de hockey, vêtements et coiffures marqués des cinq anneaux olympiques. Un arc de triomphe était dressé à l'entrée de la petite gare, point de départ de tous les wagons ourlés de skis qui grimpent vers Holmenkollen. On se portait en foule au musée du ski, où figurent les équipements des explorateurs Nansen et Amundsen. Dans les journaux, d'innombrables articles, chroniques, photographies et caricatures traitaient des épreuves olympiques.

Les postes de radio annonçaient dans les rues et les cafés les derniers résultats. Des hélicoptères et des avions de tourisme survolaient sans cesse les pistes et les stades. Sous prétexte qu'on avait besoin de locaux, les écoliers furent mis en vacances pour la durée des Jeux. M. Trygve Lie, secrétaire général des Nations Unies et ancien ministre des Affaires étrangères du gouvernement d'Oslo, n'en perdait pas une miette et déclarait avec bonhomie aux journalistes qu'il était prêt à prendre part, en dépit de sa corpulence, à n'importe quelle épreuve de ski ou de patin qui le mettrait en compétition avec les grands de ce monde qu'il rencontre habituellement dans les conférences de New-York ou de Paris.

DES VIKINGS AUX CHAMPIONS OLYMPIQUES ET D'HOLMENKOLLEN A L'ANNAPURNA

Les Norvégiens ne sont pas pour rien les descendants des Vikings, dont on peut admirer à Oslo les bateaux d'aventure retrouvés presque intacts. C'est le même esprit qui anima Roald Amundsen, Fridtjof Nansen, Bernt Balchen, celui aussi des pêcheurs de morues, des chasseurs de phoques et de baleines, des milliers d'émigrants partis pour les Amériques, celui d'un petit peuple qui possède la troisième marine du monde. C'est là, dans une vallée de la région de Telemark, à Morgedal, que naquit le fameux Eondre Norheim, le premier champion de ski, au temps où l'on parcourait de longues distances à travers les campagnes enneigées en se guidant au crépuscule avec des torches de résine.

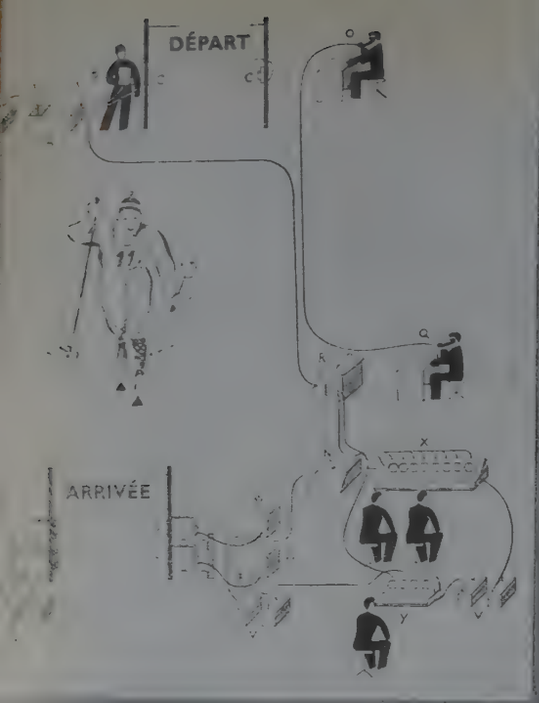
En Norvège le sport n'est point une distraction réservée aux gens assez fortunés pour se payer des loisirs et des séjours coûteux. Les enfants, dès l'âge le plus tendre, s'initient en même temps qu'à l'alphabet aux glissades sur des cuvettes ou des poêles à frire dans lesquelles ils s'assoient, sur des luges, sur des patins, puis sur des skis.

L'organisation sociale, qui est la constitution même de ce pays, est basée sur le respect de l'individu et sur la nécessité de favoriser son développement physique et moral. La Norvège est le pays qui possède le nombre le plus élevé de journaux par rapport au chiffre de la population et traite sur le même plan, et de façon fort élevée, les informations concernant la politique internationale, la culture et les sports, considérés comme un moyen d'affranchir l'homme de certaines servitudes et de certains ennuis.

De la Norvège on dit souvent qu'elle est en Europe un pays anglo-saxon qui tient beaucoup à ses attaches avec les Etats-Unis, où vivent plus de Norvégiens qu'il n'en vit en Norvège, avec l'Angleterre, qui pendant la guerre était le bastion d'espoir des Norvégiens. Il ne faut pas oublier pour autant que ce pays a toujours entretenu d'excellents rapports avec la France. Tout cela était fort manifeste, fort tangible, tandis qu'à l'exception de Jacqueline du Bief dans le domaine de la grâce et de Carrara dans le fond les représentants de la France faisaient aux Jeux olympiques assez pâle figure. Dans le sport, comme partout, il y a le flux et le reflux, les hauts et les bas. Et il faut bien saluer au passage, comme l'ont fait ses concurrents et la presse étrangère, ce James Couttet qui, champion du monde à seize ans et seul détenteur du K de diamant qui évoque ses cinq victoires dans le Kandahar, la plus fameuse des épreuves de ski de vitesse, surmonta sa douleur, sourit à la malchance et n'hésita pas à prendre des risques, fort graves en raison de son récent accident, pour ne pas abandonner ses camarades, son équipe et son pays.

Les grands peintres et écrivains de la Norvège, et notamment les Krogh, les Sorensen et les Werenskiold, ont toujours reconnu ce qu'ils doivent aux maîtres français. Nous avons à l'Université d'Oslo trois lecteurs fort actifs : M. Gobinot, connu et estimé depuis vingt-six ans dans tous les milieux intellectuels norvégiens ; MM. Le Soil et Padoux, qui assistent grandement un des grands maîtres de la philologie romane, M. Vogt. Nous avons également un lecteur français à l'Université de Bergen, M. Peter Schmitt. Il existe une association des *Amis de la France* — et des dominicains et des religieuses qui, tout en servant leur Eglise, n'ont pas oublié leur patrie d'origine. Il y a des assistants français à l'Université d'enseignement libre populaire qui, propagateurs ambulants, enseignent notre langue dans cinq villes du fjord d'Oslo. Régulièrement des boursiers norvégiens sont envoyés au lycée Corneille à Rouen, et il y a à l'Ecole normale supérieure, à Paris, un boursier norvégien, M. Aarnes, qui est le gendre d'un des plus fameux juges de la Norvège, M. Edvin Alten. Les étudiants qui s'intéressent à notre pays et à notre littérature font partie d'une association baptisée *Marianne* et se réunissent régulièrement pour écouter des conférenciers français. Ce fut une excellente idée que d'organiser pendant les Jeux olympiques une conférence de Marcel Ichac sur l'expédition de l'Annapurna. Soirée bien émouvante que celle où l'on vit l'exploit d'une poignée de Français acclamé par des Norvégiens. Eux du moins sont prêts à reconnaître que la France n'est peut-être pas uniquement le pays de l'insouciance, de la légèreté et de l'improvisation.

DES ROBOTS ÉLECTRONIQUES ONT DÉPARTAGÉ LES CONCURRENTS

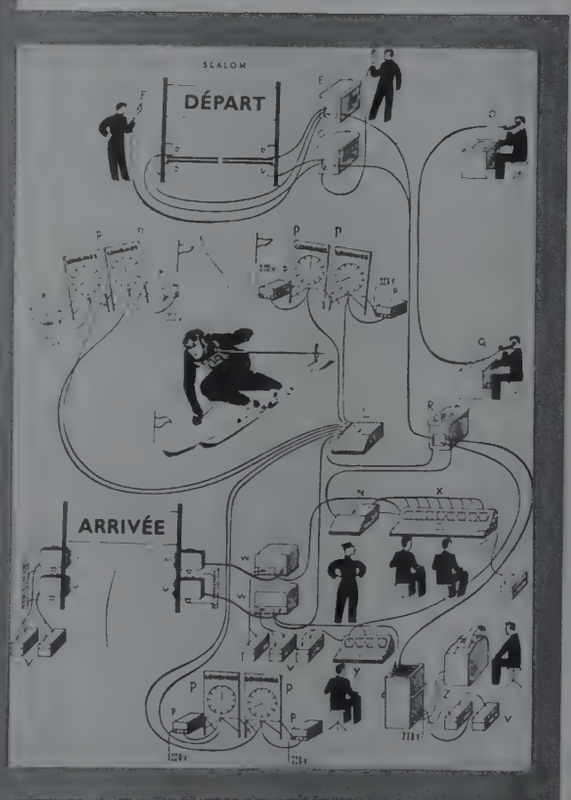


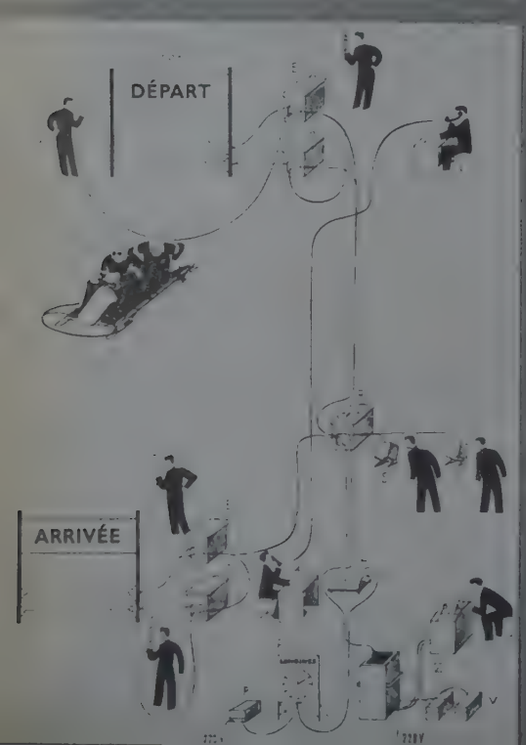
LE NORVÉGIEN BRENDEN
VAINQUEUR DE LA COURSE DE FOND

Au départ de la course de fond (18 km.) les chronométreurs utilisent le chronoson (A) ainsi que le chronographe (B), celui-ci actionnant la sonnerie (C). L'impulsion de synchronisation est transmise au relais d'arrivée (R) qui met en marche simultanément les chronographes (X et Y). La ligne qui relie le chronoson et les groupes de chronographes sert uniquement à la synchronisation. A l'arrivée deux cellules photoélectriques sont disposées ; les impulsions qu'elles produisent au passage d'un compétiteur passent par le premier amplificateur (W) et par le sélecteur (N) pour aller jusqu'au groupe (chronographe X) alors que le second amplificateur (W) actionne séparément le groupe (chronographe Y).

ERIKSEN (NORVÈGE) ENLÈVE LE SLALOM GÉANT

Pour le slalom, starter (F) et starter auxiliaire (H) actionnent les relais de départ (E et G). Les portillons (D) transmettent l'impulsion au relais d'arrivée (R), d'où elle est retransmise par le sélecteur horaire (N) au banc de chronographes (X). Par lignes séparées cette impulsion est également transmise à la chronocamera. D'une autre paire de bornes du relais (R) une ligne va au sélecteur (L) des horloges publiques. L'arrivée du concurrent est signalée au banc de chronographes (X) par une cellule photoélectrique, et l'impulsion d'une autre cellule va simultanément à la chronocamera et au sélecteur des horloges publiques (L).





Pour le bobsleigh les starters (F et H) arment un relais de départ (G et E) que les concurrents déclenchent en rompant les fils (M). La première impulsion est transmise au relais d'arrivée (R), auquel sont reliés deux chronographes (S et T) indiquant le temps réalisé. Du relais d'arrivée des lignes séparées vont à la chronocamera et au coffret de contrôle (L) de l'horloge publique (P). Dès que le bob est visible sur la ligne droite les juges à l'arrivée (I et K) actionnent deux relais d'arrivée (E et G). Le premier fil rompu à l'arrivée transmet par les relais (E et G) une impulsion au relais (R), ce qui produit l'arrêt des chronographes (S et T), de l'horloge publique et de la chronocamera.

LEUR POIDS DONNA LA VICTOIRE
AUX BOBSLEIGHEURS ALLEMANDS

CONFORMÉMENT aux nouveaux règlements de la Fédération internationale de ski, toutes les épreuves d'Oslo ont été contrôlées par des instruments automatiques. Le « partez ! » de jadis est remplacé par le signal du « chronoson » — appareil composé d'un chronomètre et d'un klaxon, comme son nom l'indique. Les départs successifs sont réglés automatiquement à l'avance, toutes les trente secondes, toutes les minutes selon les besoins. Le moment exact du départ est enregistré par un portillon électrique, déclenché par le coureur lui-même. Le portillon s'ouvre à son passage, agissant sur un contact placé sur montant et fermant le circuit électrique qui met en marche le chronographe. Ces diverses opérations s'effectuent dans une simultanéité « électronique ». Une double installation d'émetteurs-récepteurs de radio assure une liaison rigoureuse entre la ligne de départ et celle d'arrivée.

Au chronoson du début de la course correspond, à sa fin, la « chronocamera », appareil enregistreur qui donne en quatre secondes le document photographique d'un temps contrôlé. Elle enregistre les numéros d'ordre des départs et des arrivées, l'heure, la minute, la seconde et le centième de seconde.

Elle se compose, en fait, de deux appareils distincts reliés par des conducteurs électriques. Le premier renferme la partie électrique de l'installation : organes de commande et d'alimentation. On y trouve en particulier l'étalon de temps : un oscillateur à quartz qui engendre une fréquence modulée conduite à un diviseur de fréquence. Le quartz est enfermé dans un thermostat et soustrait aux secousses et aux variations de température. La précision de cette horloge est telle que si on la compare pendant vingt-quatre heures à l'horloge parlante la différence ne dépasse pas un centième de seconde !

Le deuxième appareil est proprement l'enregistreur. Il comprend un compteur de temps fonctionnant grâce à un moteur synchrone alimenté par le courant produit par le quartz. L'arbre du moteur actionne un disque central qui effectue un tour par seconde et est divisé en cent parties égales et une série de couronnes concentriques portant les divisions des secondes, des minutes et des heures. Ces dernières portent également les numéros d'ordre d'arrivée et de départ.

Au moment où un coureur coupe la ligne de départ ou d'arrivée un éclair photographique au cent millième de seconde enregistre sur film les indications du compteur. Le film se met automatiquement en mouvement et passe successivement dans des bains de développement et de fixage ultra-rapides. L'ensemble des opérations demande quatre secondes, au terme desquelles le chronométreur a en main la portion de film correspondant au temps d'un concurrent. Ce résultat photographique se présente sous la forme de groupes de chiffres, par exemple :

25 — 005 — 3 — 10 — 12 — 02

le premier indique le numéro d'ordre de départ, le second, celui d'arrivée, puis le temps, ici : trois heures, dix minutes, douze secondes et deux centièmes de seconde.

Tout risque de panne est exclu par la présence d'un groupe de réserve (quartz-cellule) qui entre automatiquement en action en cas de défaillance du premier.

Les chiffres de la chronocamera donnent le temps du vainqueur de l'épreuve ; celui des suivants est déterminé par le nombre d'images qui les amènera devant la ligne d'arrivée, les images ayant été enregistrées à 1,5 centième de seconde les unes des autres.

Au Français, « Hernani » : le président Auriol accueille dans sa loge les arrière-petits-enfants du grand poète.

Des sourires avaient souligné certaines répliques, que les années ont marquées de leur dure empreinte. Mais au baisser du rideau la salle se retrouva unanime pour applaudir et les vers, qui n'ont pas perdu leur beauté, et les interprètes, Louise Conte et André Falcon.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR

LA REPRISE D'« HERNANI »

J'étais venu en gilet rouge, moralement s'entend. Je songeais à ce 26 février 1830 où, de Théophile Gautier à Achille et à Eugène Deveria, de Gérard de Nerval à Balzac, de Berlioz à Célestin Nanteuil, toutes les troupes du jeune romantisme avaient cru assister à la naissance d'un nouveau monde. Qui avait raison, d'eux ou de ces tenants d'un classicisme exténué qui, après avoir bombardé leurs jeunes adversaires de peaux d'orange et de trognons de choux à la porte du théâtre, s'étaient trouvés submergés à l'issue du spectacle par l'enthousiasme général ?

La jeunesse de 1952 a voulu faire écho l'autre soir à celle de 1830. Elle a beaucoup applaudi ; elle a aussi poussé quelques cris d'animaux, et — ô surprise ! — ces voix discordantes étaient les mêmes. Quant aux « perruques » honnies des Jeune France de la Belle Epoque, eh bien, ceux qui étaient en âge de les représenter aujourd'hui se bornaient à étouffer des rires discrets dans leurs paumes ou dans leurs mouchoirs. Eteinte toute cette passion qui voilà cent cinquante ans brûla si haut, finies toutes ces querelles ! Les manuels de littérature se sont emparés de la querelle d'*Hernani* ; le « lion superbe et généreux » et le « vieil as de pique » ne troublent plus que les candidats au baccalauréat. Lorsqu'on revoit *Hernani,* bien remis à neuf pourtant dans les pittoresques décors et les somptueux costumes de Mariano Audreu, on est bien obligé de convenir que ce drame romantique à tous crins porte plus de rides que *le Cid* du vieux Corneille. Que doña Sol préfère un bandit au roi et même à l'empereur n'est plus pour nous sujet de scandale ni même d'émotion. Nous en avons vu d'autres, et les antithèses familières au père Hugo ne nous font plus l'effet que de douces rengaines auxquelles toute notre indulgence est acquise. La grandeur du poète n'est pas dans une intrigue aux ressorts puérils, mais dans tels vers admirables qui sauvent les situations les plus mélodramatiques de tout l'éclat de leurs facettes. Ce n'est pas entre Shakespeare et Corneille, comme il l'aurait voulu, que Hugo dramaturge a sa place. Nous l'écoutons bouche bée raconter une histoire à laquelle il n'est pas question de croire un instant, mais pour laquelle, de-ci de-là, il trouve des accents au moins proches du sublime. Il y a longtemps que nous avons renoncé à attendre de lui la vérité des caractères, la logique des sentiments ; mais un monologue comme celui de Charles-Quint devant le tombeau de l'empereur à la barbe fleurie frappe d'une stupeur quasi respectueuse ; mais le dialogue du cinquième acte entre doña Sol et celui qui est redevenu Jean d'Aragon contient quelques-uns des plus beaux vers d'amour qui aient été écrits.

Ces vers, hélas ! ces grands vers romantiques, encore faut-il savoir les dire, et voilà qui n'est pas à la portée du premier amateur venu. Un seul acteur, de toute la distribution, a marqué dans cet exercice une vraie maîtrise : M. Jean Yonnel. Comment s'en étonner ? Il est le seul tragédien de la maison, comme M^me^ Renée Faure en est la seule tragédienne ; avec M^me^ Marie Bell dans ses bons jours. Quoi qu'il en soit, M. Yonnel a donné une fameuse leçon aux apprentis bégayants qui l'environnaient. Il est un don Ruy Gomez da Silva de grande allure, majestueux, pathétique, et il fallait qu'il le fût pour trouver moyen de ne pas nous faire rire quand, au cours de la scène des portraits, il profère gravement : « J'en passe, et des meilleurs. »

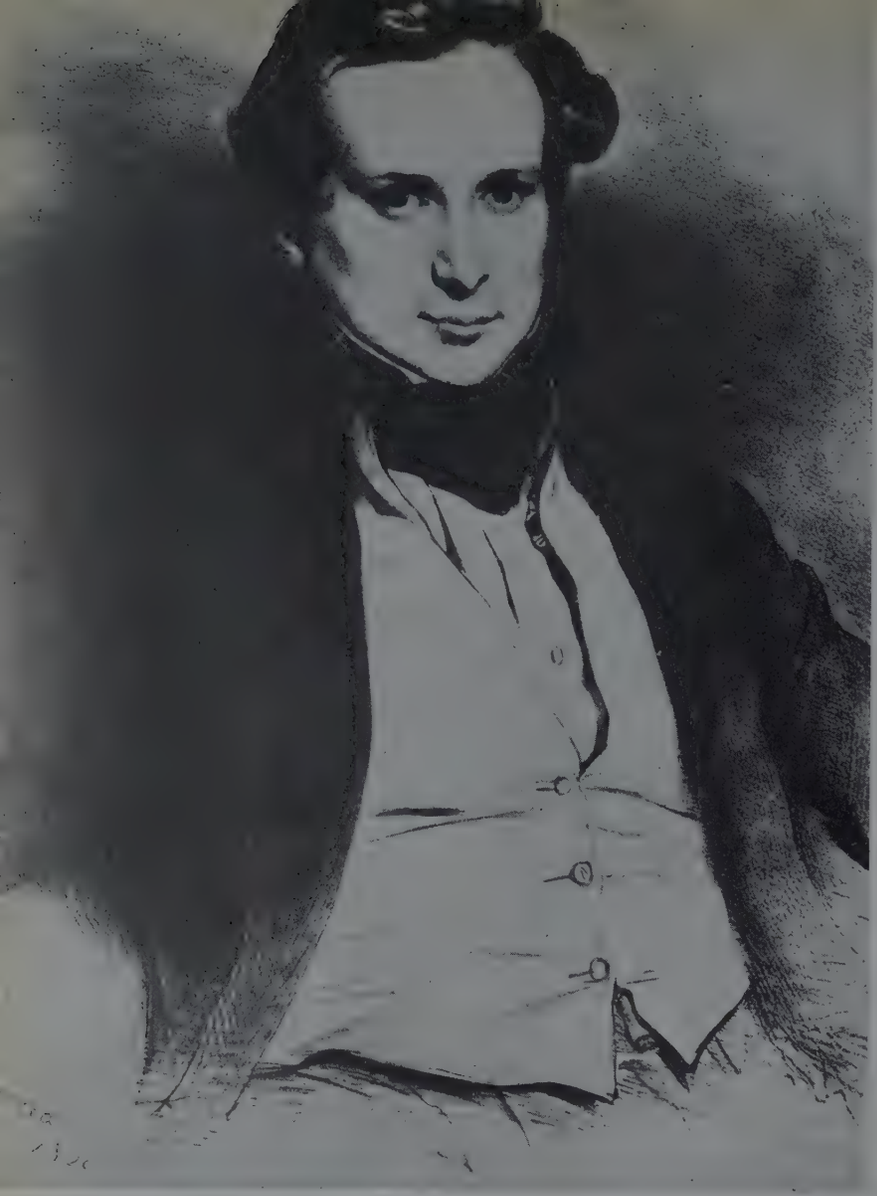
De ses compagnons, qui pourrait-on sauver ? André Falcon, dans le rôle d'Hernani, se démène comme un diable. S'il n'arrive pas à nous convaincre, du moins fait-il tout ce qu'il peut et n'est-il pas ridicule. Roland Alexandre en Charles-Quint ? Non, cent fois non ! Malgré toute la sympathie que nous inspire ce jeune acteur de talent, il faut lui dire que ses qualités mêmes, son élégance un peu précieuse, la grâce de ses manières le desservaient pour un tel emploi. Il m'a donné l'impression d'un premier communiant à qui l'on voudrait faire dire la messe.

Et doña Sol ? Doña Sol, Seigneur ! cette actrice glacée, au masque figé, inexpressif, qui durant que don Carlos est pour se colleter avec Hernani va tranquillement s'asseoir sur une espèce de borne-fontaine ?

Je ne parle même pas de la figuration. Si en 1830 elle avait été si mauvaise les « perruques » l'emportaient haut la main.

Et pourtant la mise en scène de M. Henri Rollan était dans le ton de l'ouvrage, mis à part qu'au cinquième acte le dialogue de doña Sol et d'Hernani, échangé à mi-voix, était tout à fait indiscernable pour un spectateur placé comme moi au milieu de l'orchestre.

Ce qui manque, en conclusion, à cet *Hernani* 1952, ce sont les acteurs. Mais où sont, hélas ! où sont les « monstres sacrés » ?



... Cette voix haute et puissante du peuple, qui ressemble à celle de Dieu, veut désormais que la poésie ait la même devise que la politique : tolérance et liberté.

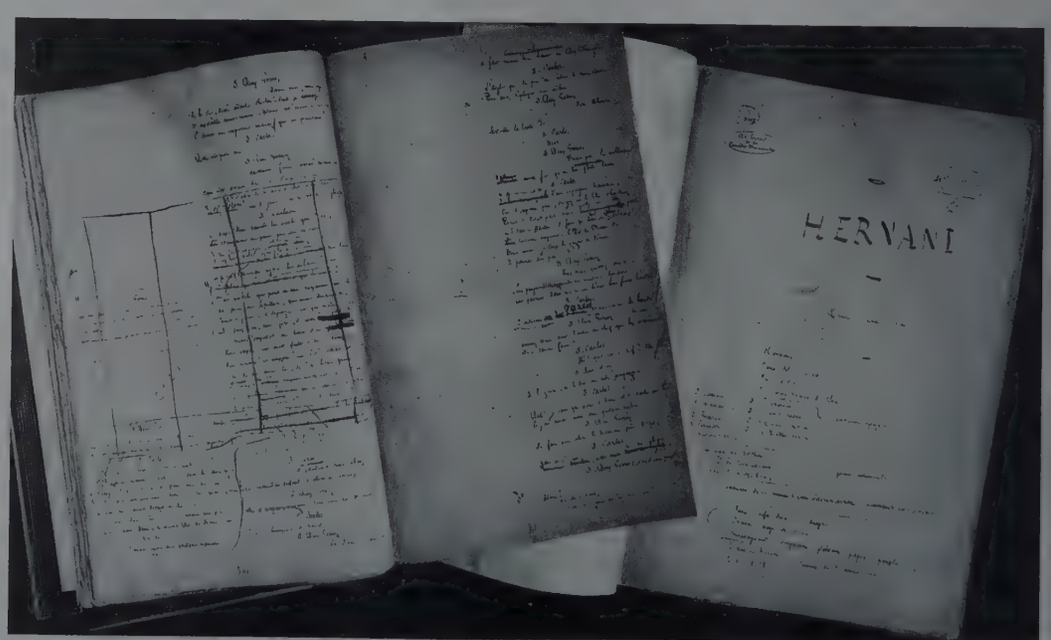
VICTOR HUGO, PREFACE D' « HERNANI »...

LA BATAILLE

« LA BATAILLE D'HERNANI », D'APRÈS UNE CARICATURE DE L'ÉPOQUE.

UN PORTRAIT DE HUGO JEUNE PAR DEVERIA.
UN PORTRAIT-CHARGE DU POÈTE PAR DAUMIER.

TROIS PAGES DU MANUSCRIT AUTOGRAPHE D' « HERNANI », QUE CONSERVE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. ON VOIT QUE HUGO PRATIQUAIT RATURES ET BÉQUETS EN DÉPIT DE SA FACILITÉ.



Que le principe de liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans les lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois. Ni talons rouges ni bonnets rouges.

... 9 MARS MIL HUIT CENT TRENTE.

D'« HERNANI »

LES INTERPRÈTES DE 1830 ET DE LA REPRISE ACTUELLE. EN HAUT, LA PREMIÈRE DONA SOL, M^lle^ MARS, ET LA DERNIÈRE, M^lle^ LOUISE CONTE. CI-DESSUS : A G., FIRMIN, CRÉATEUR D'HERNANI ; A DR., ANDRÉ FALCON.

CERTES, oui ! *le Cid*, l'aîné de près de deux cents ans, est plus beau, plus vrai, plus jeune qu'*Hernani*. Mais la « querelle » du *Cid*, qui dura longtemps, est moins superbe que la « bataille » d'*Hernani* gagnée en un soir, le 25 février 1830. Si encore la « querelle » avait mis face à face, seuls, Corneille et le Cardinal !... Mais il y eut les grimauds, les pédants à rabat, les mèches grises... La « bataille » était une fête de la jeunesse. Les « enfants du siècle », sevrés de victoires militaires, se sont crus, ce soir-là, sous la mitraille et dans la poudre... Nous pouvons dire, comme cette fouine de Sainte-Beuve quand il refusait à Hugo un article sur sa pièce : « Je suis blasé sur *Hernani*... », et ne trouver rien à en dire. Cela arrivera. C'est peut-être arrivé... Mais la bataille amusera toujours. On parlera des « bandits » recrutés jusque dans les provinces par l'auteur et ses amis ; des « lions » aux cheveux longs ; on énumérera les soldats de choc ; et près de Gautier, de Nerval, de Berlioz, de Balzac, de Huet, de O'Neddy, de Deveria — de ceux qui ont d'autres titres de gloire — on continuera d'inscrire des Cabat, des Poterlet, des Langle et des Tolbecque... Sans *Hernani*, quel prote assemblerait encore les lettres de leurs noms ?

Cette jeunesse romantique, il se peut qu'on la raille un peu, maintenant. Excessive, outrancière, hallucinée, braillarde, semant les mots, les images, les onomatopées ; et, dans ce bruit splendide, des idées si naïves, et presque toutes démenties... Qu'y faire ? Nous sommes des vieillards, couverts de plaies. Eux, ils se portaient bien. Ils se lavaient mal. Ils fumaient de mauvais tabac, mangeaient, en attendant le lever du rideau, du cervelas à l'ail et buvaient d'aigre suresnes dont les hoquets n'embaumaient point. Ils étaient pourtant l' « avenir » ; un demi-siècle de poésie en puissance, jusqu'à la mort du Père, en 1885. Et il a encore des disciples qui commettent en son nom de criminels alexandrins. Elle étouffait, sous un deuxième roi à cheveux blancs, cette jeunesse née dans la gloire, bercée dans les victoires, éventée par leurs ailes ! On voulait lui faire absorber un orgeat de tragédies ; un orgeat si rance, si plat qu'en comparaison les drames de Casimir Delavigne semblaient presque chargés d'alcool. Elle voulait un art à elle, comme toutes les jeunesses. Elle avait eu *Henri III et sa cour*... Mais de la prose. Elle avait lu *Cromwell*, qui était long ; on lui avait refusé *Marion Delorme* parce que les rois y étaient égratignés et leurs policiers. *Hernani* fut une revanche. Un étendard aussi, *Hoc signo vinces*.

Et les détails amusent encore. On les a lus dans *Choses vues*, dans cent manuels. Il suffit qu'un narrateur vivace comme Raymond Escholier reprenne tout cela, l'histoire de *Hierro*, le mot de passe qui veut dire *Fer* ; et M^lle^ Mars révoltée par *Mon lion superbe et généreux*, qui voulait cette platitude : *Vous mon Seigneur superbe et généreux* ; et Parseval de Grandmaison entendant, au lieu de *Vieillard stupide, Vieil as de pique*, et applaudissant ; et les invectives contre « les perruques, les imbéciles, les eunuques... », et cette nuit de cortèges, de cris dans Paris ; et la fuite des « classiques » et des belles décolletées, les uns douteux, les autres troublées, brisées, palpitantes... Nous voilà comme des chevaux de bataille, les naseaux ouverts, cherchant l'odeur des canons.

Songeons à tous les explosifs, aujourd'hui inertes, que contenait *Hernani* ! Un auteur encore amoureux, qui avait envoyé plus de mille lettres brûlantes à sa fiancée ; Adèle, c'est Doña Sol ; elles sont brunes : Victor a retrouvé dans sa mémoire les mots de feu ; et c'est Hernani qui les dit. A-t-il dit : « Et qu'un coup de poignard de vous me serait doux » ? C'est possible. Sûrement il a improvisé au-dessus des boucles d'Adèle quelque chose comme : *La Lune est seule aux cieux qui comme nous repose*. Et avouez que ce couplet reste adorable. Ce nom d'Hernani est un souvenir du petit garçon qui, dans un gros carrosse disjoint tiré par six mules, était allé rejoindre en Espagne son père, gouverneur de Guadalajara... Dites-les, ces quatre syllabes qui grattent la gorge ! Splendides ! Avec ses deux frères il avait demandé le nom d'un village enchanteur, enveloppé de nuit bleue, pavé en cabochons, en « pointes de diamant... » C'était Ernani... Il adorait l'Espagne ; il venait de la chanter dans *les Orientales*. Il aimait les coups d'épée. *J'aurais été soldat si je n'étais poète*... Il avait croisé sur les routes d'Espagne — *Monts d'Aragon, Galice, Estramadour* — des bandits (des héros peut-être) et des pèlerins...

La bataille d'*Hernani*, c'est la victoire de la poésie et du soleil d'Espagne, du romantisme, de la jeunesse, de l'amour... La bataille est loin. Il se peut qu'*Hernani* soit un faux chef-d'œuvre. Mais il a une belle voix ; et il est bien né...

La carrière d'*Hernani*, avec des intermittences, a duré jusqu'au coup d'Etat. On l'a joué plus de cent fois pendant l'Exposition de 1867, devant les rois, les étrangers, les « Portugais toujours gais » de *la Vie parisienne*... En 1877 Sarah et Mounet reprenaient, elle après Mars, Dorval, Emilie Guyon et Maria Favart, lui après Firmin, Beauvallet et Delaunay, les rôles des deux amants exaltés. Il paraît que leurs deux voix merveilleuses donnèrent aux « duos » de cet opéra une beauté resplendissante. Mounet joua *Hernani* longtemps. Je l'ai vu. Je crois l'entendre. *Oui, je veux voir brûler les flambeaux et les cires*... Il y croyait. Pour bien jouer il faut croire. Mais la foi ne se commande pas. Nous ne croyons plus à Antony, à Buridan, à Lagardère...

ROBERT KEMP.

L'OPINION DE DENIS MARION SUR

« AVEC ANDRÉ GIDE »

Le film de Marc Allégret se compose de deux parties bien distinctes, encore qu'elles alternent plus ou moins adroitement : d'une part, un documentaire à base iconographique (photographies, manuscrits, films d'amateur), commenté tantôt par des citations de Gide, tantôt par un texte original du réalisateur ; d'autre part, des scènes prises sur le vif.

La première partie possède le même intérêt — d'ailleurs considérable — que les entreprises analogues qui l'ont précédée, tant pour des morts (le *Balzac* de Jean Vidal, le *Napoléon* de Jean Tédesco) que pour des vivants (le *Colette* de Yanick Bellon). Il est évident que ce genre d'entreprise n'a rien de commun avec la critique littéraire, mais qu'elle constitue une branche non négligeable de l'histoire littéraire en tant qu'elle fournit certains documents qui ne se trouvent dans aucun livre. A cet égard le travail d'Allégret présente le mérite de contenir un grand nombre d'éléments précieux et peu connus, quand ce ne serait que l'album de famille. En revanche, il n'est pas bien composé. Seul quelqu'un de très familier avec l'œuvre de Gide se retrouvera dans un exposé qui n'est ni systématique ni chronologique et fera le départ entre le commentaire et les citations.

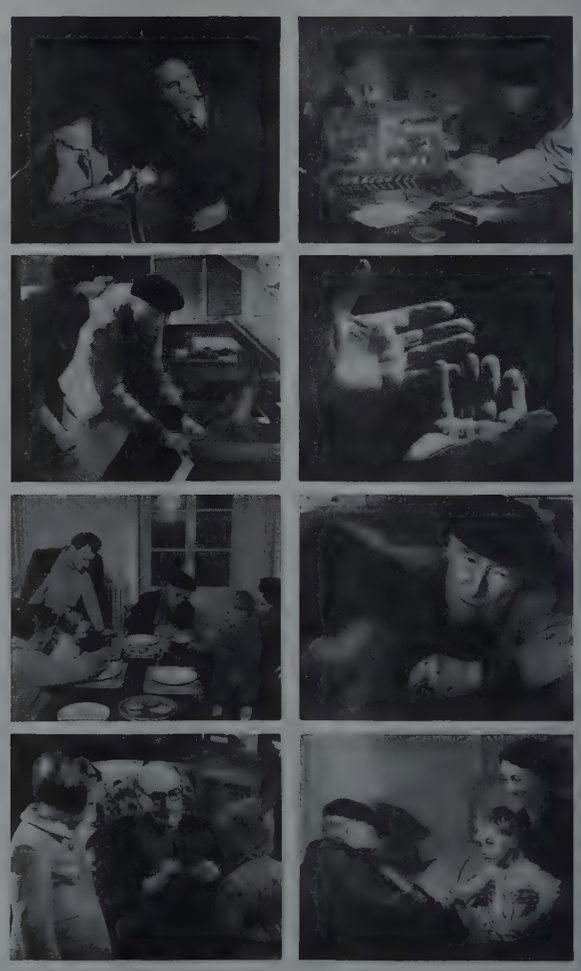
La seconde partie est incomparablement plus importante. Il est même permis de dire qu'elle constitue une date dans l'histoire du cinéma. C'est la première fois — sauf erreur — que celui-ci sert de témoin à la vie d'un homme. Que le sujet soit précisément celui qu'André Rouveyre a appelé « le contemporain capital » constitue un élément décisif de la fascination que le film exerce sur nous. Mais prenons-y garde : de très loin les séquences les plus émouvantes sont celles qui n'ont pas un rapport direct avec le génie littéraire de Gide ou avec les événements capitaux de sa vie.

Au contraire, nous ne pouvons manquer d'être touchés par la double description du logis de la rue Vaneau : celle que fait la camera et celle que l'écrivain a rédigée pour l'accompagner. C'est un modèle de contrepoint entre l'image et la parole et c'est aussi un document irremplaçable sur ce qu'était la vie quotidienne d'André Gide. La scène où le grand-père improvise, avec une maladresse et une bonne humeur touchantes, des jeux pour ses petits-enfants projette un éclairage inattendu sur ce contempteur de la famille. Quant aux conseils donnés à une jeune pianiste sur l'interprétation d'un *scherzo* de Chopin, je ne crois pas possible de les entendre sans être ému.

Ce que nous trouvons là d'exceptionnel, c'est l'image d'un homme, aussi complète bien que fragmentaire, aussi percutante bien que faussée, aussi naturelle bien que préparée que celle que nous livrent une correspondance qui n'était pas destinée à la publication ou les souvenirs d'un ami très proche : bref l'équivalent de ce que sont en littérature les *Lettres* de Mérimée ou le *Balzac en pantoufles* de Léon Gozlan. Avec cet attrait supplémentaire qu'en ce qui concerne Gide nous possédons déjà ces recoupements écrits et que le cinéma nous en fournit un tout différent. Ceux qui viennent de lire les souvenirs publiés dans l'*Hommage à André Gide* ou en volumes séparés par Roger Martin du Gard, Pierre Herbart et Claude Mauriac n'ont pas manqué d'être frappés par l'écart fondamental existant entre ces témoignages sympathiques et la figure qu'André Gide s'était construite lui-même à l'usage de ses lecteurs : il n'y aura jamais aucune mesure entre ce qu'un homme se croit ou se veut être et ce qu'autrui voit en lui. Ce qui est plus étrange, c'est que le cinéma nous donne une troisième vision différente des deux autres. Comme tous les artistes, quel que soit leur domaine, Gide était un prodigieux acteur, très conscient de ses moyens. Rien que sa diction est inoubliable : on ne sait jamais s'il triomphe d'un bégaiement ou s'il précise une nuance de sa pensée dans la force explosive avec laquelle il articule les consonnes. Il ne s'est pas prêté seulement avec complaisance aux exigences de son metteur en scène, il a soigné ses effets.

Un mot nous apprend qu'il dirigeait lui-même les prises de vues, ce qui est naturel, car la chaleur des lampes devait l'incommoder dans les pièces étroites de son logis parisien. Mais maintenant qu'il est mort ce mot se charge d'une émotion imprévue quand, à la fin d'une interminable période qui a épousé fidèlement les méandres d'une pensée aussi complexe que riche et que la pianiste s'efforce de suivre avec la docilité de la jeunesse, arrive sur ses lèvres l'ordre : « Coupez ! »

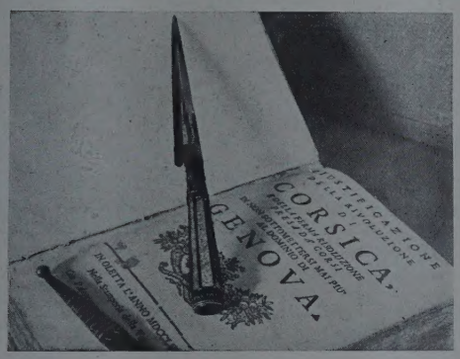
Après le gala de présentation du film, le président de la République et Mme Auriol quittent la salle.



En haut, deux documents particulièrement émouvants : André Gide, ce prodigieux acteur, travaille aux prises de vues (à dr.) puis assiste (à g.) à la projection des premières images. Les autres photographies, extraites du film, montrent ce contempteur de la famille pratiquant « l'art d'être grand-père ».

L'EXPOSITION CORSE

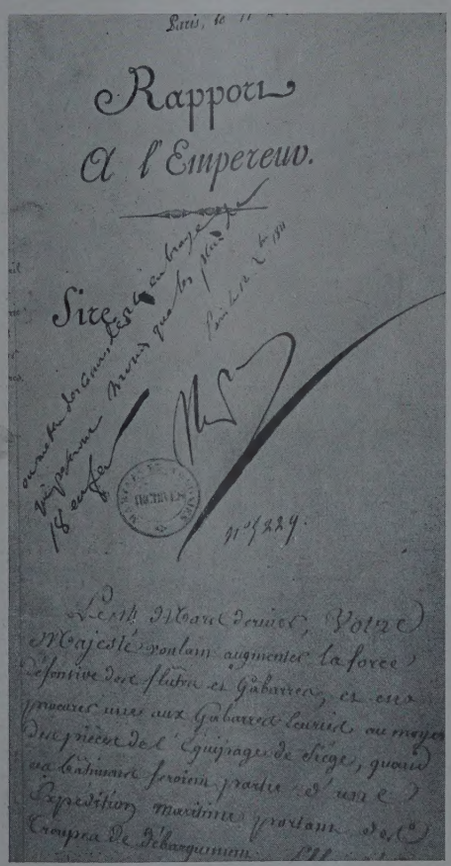
A DROITE : L'AFFLUENCE, DANS LES SALONS DE LA RUE ROYALE, LE JOUR DU VERNISSAGE. — CI-DESSOUS : STYLET DE L'ÉPOQUE DE PAOLI.

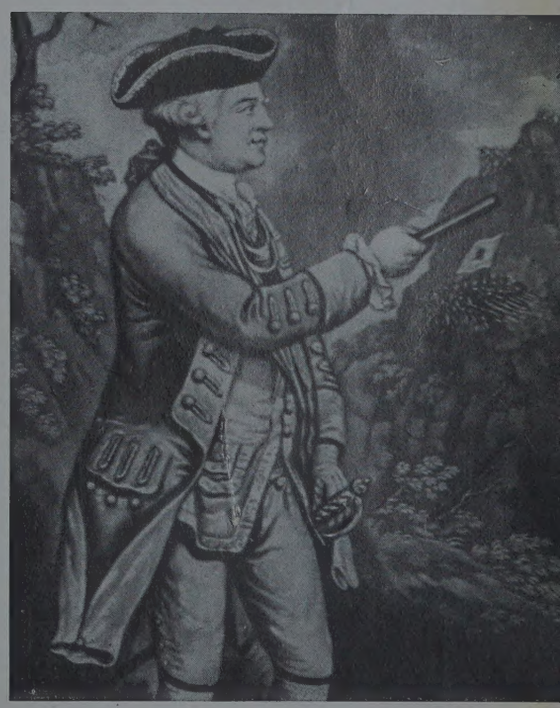


C'EST une excellente initiative que le Groupe parisien d'études corses historiques et scientifiques a prise en organisant la récente exposition consacrée à l'histoire de l'île de Beauté. Constitué il y a quatre ans, ce groupe a déployé une grande activité, donnant des conférences et publiant un intéressant bulletin où sont traitées les questions concernant la Corse.

Le ministre de la Marine, M. Gavini, avait obligeamment mis à la disposition de ses compatriotes les beaux salons de l'hôtel du ministère. Dans ce cadre avaient été rassemblés des documents et des œuvres d'art choisis avec beaucoup de goût pour retracer l'histoire de la Corse. Certaines pièces, par exemple l'acte de baptême de Napoléon, étaient de haute curiosité. Des cartes anciennes, des livres rares, de belles gravures, réunis par les soins d'insulaires fidèles à leur sol natal, rappelaient les beautés de l'antique Kyrnos, aujourd'hui terre élue du tourisme.

LE GÉNÉRAL MARTIN, LIBÉRATEUR DE LA CORSE (A G.), ET NOTRE ADMINISTRATEUR, M. QUILICI.





EN HAUT, A DROITE : PARCEL GRAVA CE PORTRAIT DE PASCAL PAOLI D'APRÈS UN TABLEAU DE CONSTANTINUS (COLLECTION FR. FLORI). — CI-CONTRE : UNE GRAVURE EXTRAITE DE L'OUVRAGE DE ROBERT BENSON, « SKETCHES OF CORSICA » (1825). — CI-DESSUS : EN TÊTE D'UN RAPPORT DU MINISTÈRE DE LA MARINE SUR LES FABRICATIONS D'ARTILLERIE, NAPOLÉON ÉCRIVIT QUELQUES MOTS DE SA MAIN.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

PETITES CHRONIQUES

LA « MÉNAGÈRE IDÉALE »

Ce titre envié est échu pour 1952 à une jeune Marseillaise, mère de deux enfants, Mme Marcelle d'Hurlaborde. Le concours comprenait de nombreuses épreuves de cuisine, de repassage, de raccommodage et même de culture générale. Plus de 27.000 concurrentes y participèrent. Mme d'Hurlaborde a donc conquis de haute lutte et son titre, et le million qui y est attaché, et qu'elle utilisera, n'en doutons pas, au mieux des intérêts familiaux.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Les derniers laisser-courre de la saison n'iront guère au delà des prémices du printemps. Quelques équipages chasseront encore aux heures fraîches, mais la voie devient légère, les chiens respirent la violette et négligent les refuites des grands animaux. Profitant des ultimes frimas, « Vaux et Forêts », au baron James de Rothschild, a sonné ses « bien-aller » en Compiègne. Rendez-vous à midi aux étangs Saint-Pierre. « Les rapprocheurs sont mis sur une grosse harde de cerfs près du carrefour Saint-Hubert. Découplé à la Muette. Un animal à sa seconde tête est bientôt séparé. Il est servi après quatre heures de poursuite dans l'étang Sainte-Périne où il avait pris l'eau ». Les honneurs au comte de Gramont. Dans l'assistance, baronne James de Rothschild, M. et Mme Jean Rheims, M. et Mme Robert Delaoutre, Mme Georges Halphen, le baron de Barante, M. Serge Lhomme, etc.

Epreuve d'entraînement l'autre jour à l'Etrier. Tracé réalisé par le colonel de Rolland. Difficultés en fonction de la classe des « jumpers » présentés. Les sept premiers du palmarès étalèrent des parcours sans faute et furent départagés au temps. M. Fodor galopant Caliver en 1' 17" prend la tête de justesse devant M. Colle, en selle sur Chacal, 1' 19" ; troisième ex æquo : Alter, au colonel Gilis, et Vienne, brillamment interprétée par M. J.-P. Borgeaud, 1' 20". Autour des lices la baronne de Brétizel, Mme Gilis, le général Donnio, le capitaine Clavé, MM. Salmon et de Royer. Les prix furent remis par Mme Borgeaud. Au jury, M. Goldberger et le baron de Brétizel.

TRÉ-HARDY.

« VILLE-DE-TUNIS » EN SERVICE

Le 4 mars le nouveau paquebot *Ville-de-Tunis* a pris son service sur la ligne d'Afrique du Nord en quittant son port d'attache de Marseille pour Tunis.

Ce bâtiment prend, à près de trente ans de distance, la succession d'un autre navire

de la *Compagnie Générale Transatlantique*, également baptisé *Ville-de-Tunis*. Mais que de progrès ont été réalisés depuis le lancement, en 1884, de l'ancêtre, qui poursuivit sa carrière jusqu'en 1924 !

Alors que le paquebot du siècle dernier, long de 100 mètres, transportait 212 passagers à la vitesse de 15 n. 5, son actuel successeur, qui mesure 152 mètres, file 20 n. 5 et peut prendre à son bord 945 passagers.

LÉGION D'HONNEUR

Dans les récentes promotions nous avons relevé avec plaisir le nom de M. Lucien Vogel, fondateur et directeur de la Société des Editions du *Jardin des Modes*, qui vient de recevoir la rosette d'officier. La même distinction a été décernée à notre confrère Louis-Gabriel Robinet, rédacteur en chef du *Figaro*. D'autre part, M. Portal, chef de cabinet du ministre de l'Education nationale, est nommé chevalier, ainsi que M. Marcel Herrand, l'acteur bien connu, directeur du théâtre des Mathurins.

MANQUE D'INGÉNIEURS

Créé il y a quatre ans, le bureau minier de la France d'outre-mer a pour tâche de rechercher des gisements de minéraux divers. Disposant maintenant d'un milliard et demi de francs par an, il est à même de donner une impulsion sérieuse aux prospections à travers la France d'outre-mer.

Il a déjà vingt-deux chantiers ou missions géologiques, dont neuf travaillent pour le compte d'associations formées entre l'Etat français et des sociétés privées.

Croirait-on que le grand souci de cet organisme est « le manque d'ingénieurs, de géologues, de terrain et de cadres » ? C'est pourtant le gouverneur général Barthes, président du bureau minier, qui le signale lui-même dans son rapport sur le dernier exercice.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Galerie Van Ryck présente actuellement un important ensemble de peintures de Fernand Maillaud. L'art de ce maître spécifiquement français est équilibré, mesuré, réaliste et sensible. Maillaud travailla en Provence et en Afrique du Nord, mais il peut être considéré avec Guillaumin, et peut-être encore plus que celui-ci, comme le grand peintre du Berry, du Limousin et des bords de la Creuse. Fidèle ami du poète-musicien Maurice

FERNAND MAILLAUD. — *Maurice Rollinat.*

Rollinat, lui-même chantre du Berry, ils travaillaient ensemble à Fresselines ou à Crozant.

Fernand Maillaud fut tout d'abord attiré par le réalisme de Courbet. Puis cet artiste chercha à lier l'homme à la nature.

Maillaud est ensuite plus ou moins mêlé au mouvement des impressionnistes : c'est sa période « pointilliste », proche de Pissarro, mais d'une sensibilité plus voisine de celle de Sisley. Toutefois, il compose et ordonne selon des rythmes précis, harmonieux, qui ajoutent à son impressionnisme de facture et de vision une note équilibrée. Vers la fin de sa carrière — il devait mourir en 1948 — il réalise des œuvres denses, sensibles, subtiles d'atmosphère et chargées de poésie.

Fernand Maillaud, dont une grande partie de l'œuvre est désormais dans les musées européens ou même dans ceux des Etats-Unis et de l'Amérique latine, porte en lui les éléments de la pérennité d'une saine école française de peinture.

MAURICE SÉRULLAZ.

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

BIBLIOPHILIE
OUVRAGES de luxe pour collectionneurs, inédits, impeccables à petit tirage, d'après les textes PRINCEPS galants du XVIIIe, illustrés par : CHIMOT, TOUCHET, BECAT, SAINTE-CROIX, etc. chez les éditeurs d'Art ERYX, 120, Bd de la Chapelle, PARIS-18e.
Planche spécimen contre 15 timbres par Artiste
CATALOGUE FRANCO

Une œuvre indispensable pour comprendre notre temps
LE VRAI STALINE
★ ★
DE LA GUERRE MONDIALE A LA GUERRE FROIDE
par
YVES DELBARS
Éditions "JE SERS" Paris

GALERIE
MONIQUE DE GROOTE
20, Avenue Kléber. PAS. 68-19
ÉVA POTRON
DU 8 AU 21 MARS

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française
LÉLIA OU LA VIE DE GEORGE SAND
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
HACHETTE

OFFICIERS MINISTÉRIELS
A V. DOMAINE proche AUXERRE Gentilhommière BOURGUIGNONNE, état impeccable, 12 p. tout confort, parc boisé, étang, potager, 5 ha, FERME, TERRES et PRÉS, 42 ha, FORÊT exploitable, 52 ha, chasse - TOUT LIBRE, seul tenant. S'ad. ét. Landru, not. Maligny (Yonne) ou S. F. G. I., 23, r. Arcade, Paris.

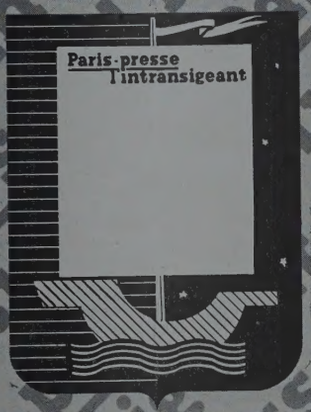
Vente sur surenchère 1/10, palais Justice, Paris - Jeudi 13 mars 1952, à 14 heures.
PROPRIÉTÉ A VIROFLAY (S.-&-O.)
30 et 30 bis, RUE DE VERSAILLES et 30, RUE JEAN-REY
dite : « LES FEUILLANTINES » - MISE A PRIX : 15.840.055 FRANCS
S'adresser à Me RIBADEAU-DUMAS, avoué, 8, rue Saint-Florentin,
Mes André INBONA, BOCCON-GIBOD et ROUGEOT, avoués à Paris.
et Me LAMON, notaire à Montlhéry.

la

nouvelle formule

de

Paris-presse l'intransigeant



est vraiment une

formule nouvelle

NOUS AVONS LU POUR VOUS

P. Moinot : *Armes et Bagages* (Editions Gallimard).

Ce livre est le premier roman de son auteur, et c'est un excellent début. Il retrace l'histoire, pendant vingt-quatre heures, d'une compagnie de tirailleurs marocains qui prend part à la campagne d'Italie. Décor : les Abruzzes, l'hiver. Il y a, bien entendu, une intrigue sentimentale. Mais elle n'est pas l'essentiel. Ce qui importe, c'est la peinture de l'amitié — une amitié sans faiblesse — qui unit des hommes en face d'un péril de tous les instants, la peinture de leurs réactions aussi devant ce péril et devant les situations exceptionnelles où les placent les événements auxquels ils sont mêlés. Le récit de M. P. Moinot est sobre et viril. Il n'est pas un récit de guerre, mais le portrait sincère de quelques hommes de tempéraments divers qui, engagés dans une rude aventure, ont la volonté de ne pas tricher.

Georges Goyau : *les Origines religieuses du Canada* (Fidès).

Nouvelle édition d'un des meilleurs ouvrages du grand historien catholique. Georges Goyau, dont la méthode historique était sûre et qui y joignait un grand talent d'exposition, a remarquablement composé et animé cette épopée mystique que fut la colonisation de la Nouvelle-France. Il nous rappelle opportunément que les plus belles pages de l'histoire du Nouveau Monde sont aussi des pages françaises.

Bertram D. Wolfe : *la Jeunesse de Lenine* (Calmann-Lévy).

L'auteur de ce livre, qui a consacré plus de dix ans à l'étude des origines de la révolution russe, se propose d'en publier les résultats sous la forme de trois biographies consacrées à Lenine, à Trotsky et à Staline. La première, que voici, raconte les années de formation de Lenine.

NOUVELLES DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

La route du Gabon « en panne »

L'absence de moyens de pénétration et d'équipement à l'intérieur du Gabon entraîne depuis une dizaine d'années une régression notable de ce territoire au point de vue économique. Des plantations sont abandonnées et meurent, des villages sont désertés. En effet, grand comme la moitié de la France, le Gabon est encore dépourvu de routes.

En 1948 avait été décidée la construction d'une route principale partant de Libreville, qui devait atteindre les hauts plateaux, 250 kilomètres plus loin, après avoir traversé d'importants peuplements d'okoumé, le bois par excellence de cette région.

Une grande entreprise de travaux publics a amené à pied d'œuvre des moyens mécaniques puissants, représentant près d'un milliard de francs. Elle a rassemblé et « rodé » le personnel européen et africain nécessaire pour utiliser ce matériel moderne. Une quarantaine de kilomètres de plate-forme ont été déjà réalisés et les échelons de tête sont à une centaine de kilomètres de Libreville.

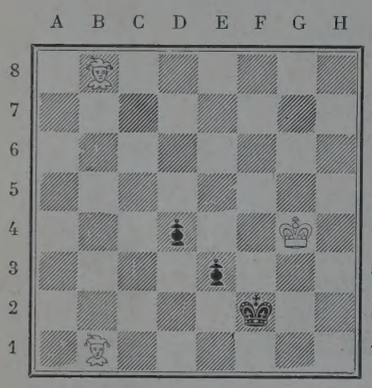
Mais voici que des restrictions d'ordre financier, après avoir ralenti les travaux, menacent de les suspendre complètement.

La lutte contre les criquets à Madagascar

La région de Tananarive connaît depuis deux mois des assauts particulièrement vigoureux d'acridiens (sortes de criquets). On en a repéré cent cinquante vols jusqu'à présent. A Marovoay, plus de huit cents vols ont été signalés. Certains de ces vols couvrent plusieurs centaines d'hectares au repos. Des équipes, travaillant jour et nuit, ont réussi à détruire la plupart de ces insectes dévastateurs avant que la récolte de riz soit compromise.

LES ÉCHECS N° 96

Solution de l'étude n° 97, par André Chéron. (P. 50, 21 juin 1951.)



Les blancs jouent et gagnent.

1. Fb8-f4! (1), é3-é2 (si 1. ... d4-d3 ; 2. Fb1×d3. Ou si 1. ... Rf2-é2 ; 2. Fb1-a2! voir A). — 2. Ff4-g3+, Rf2-é3 (si 2. ... Rf2-f1 ; 3. Fb1-d3 et 4. Fd3×é2). — 3. Fg3-é1!, d4-d3. — 4. Rg4-g3, d3-d2. — 5. Fé1-f2 mat.

A) Ou si 1. ... Rf2-é2. — 2. Fb1-a2!, d4-d3. — 3. Fa2-ç4, Ré2-d1!. — 4. Rg4-f3! (2), é3-é2. — 5. Fç4-b3+, Rd1-é1. — 6. Rf3-g2 ! (3), d3-d2. — 7. Ff4-g3 mat.

Commentaires :

(1) le seul coup gagnant. En effet, si 1. Fb8-é5?, Rf2-é2! partie nulle (et non 1. ... é3-é2? ; 2. Fé5-g3+ gagne, mais non 2. Fé5×d4+?, Rf2-é1 partie nulle). — 2. Fé5×d4, Ré2-d2. — 3. Rg4-f3, é3-é2. — 4. Fd4-é3+, Rd2-d1. — 5. Fb1-a2, é2-é1 : C+! partie nulle.

D'autre part, si 1. Fb1-f5?, Rf2-é2 partie nulle. — 2. Rg4-g3, d4-d3. — 3. Ff5-g4+, Ré2-d2. — 4. Fb8-f4, Rd2-ç2. — 5. Fg4-f5, é3-é2. — 6. Rg3-f2, Rç2-d1. — 7. Ff5-g4, d3-d2! — 8. Fg4×é2+ (si 8. Fg4-h5, Rd1-ç2). 8. ... Rd1-ç2. — 9. Fé2-b5, d2-d1 : C+! partie nulle.

Enfin si 1. Fb1-d3?, é3-é2 partie nulle. — 2. Fd3-b5 (si 2. Fb8-g3+, Rf2-é3 ; 3. Fd3-b5, d4-d3) ; 2. ... d4-d3! (et non 2. ... Rf2-é3? ; 3. Fb8-f4+ gagne, Ré3-f2; 4. Ff4-g3+, Rf2-é3 ; 5. Fg3-é1, d4-d3 ; 6. Rg4-g3, d3-d2 ; 7. Fé1-f2+ et 8. Fb5×é2). — 3. Fb8-g3+, Rf2-é3. — 4. Fg3-f4+, Ré3-f2. — 5. Fb5×d3, é2-é1 : D. — 6. Ff4-g3+, Rf2-é3! partie nulle.

(2) et non 4. Ff4×é3?, d3-d2 partie nulle. — 5. Rg4-g3 (si 5. Rg4-f4 ou 5. Fç4-b5, Rd1-é1 menaçant d2-d1 : D. Ou si 5. Fé3-g5 ou 5. Rg4-f3, Rd1-ç2 ; 6. Fç4-b5?, d2-d1 : D+) ; 5. ... Rd1-ç2. — 6. Fç4-b5, d2-d1 : D. — 7. Fb5-a4+, Rç2-d3!. — 8. Fa4×d1, Rd3×é3.

Ni 4. Fç4-b3+, Rd1-é2!. — 5. Fb3-ç4! (seul coup gagnant), Ré2-d1! perte de temps. La position est rétablie et il faut jouer 6. Rg4-f3! si l'on veut gagner.

(3) et non 6. Ff4-g3+? (ni 6. Rf3-é3?, Ré1-f1 partie nulle), Ré1-d2 partie nulle. Ni 6. Fb3-ç4, Ré1-d1! — 7. Fç4-b3+ (seul coup gagnant. Si 7. Fç4-b5?, d3-d2 partie nulle). 7. ... Rd1-é1, perte de temps, et il faut bien jouer 8. Rf3-g2! pour gagner.

Le n° 97 est une reconstruction complète de l'étude suivante de Havel, qui reçut le premier prix au concours en mémoire de Réti (Prague, 1949) :

Blancs : Rh4, Fg5, Fg6.
Noirs : Rf3, Pé3, Pd4.

Les blancs jouent et gagnent.

Solution de Havel : 1. Rh3!, Pé2. — 2. Fh4, Ré3. — 3. Fél, Pd3. — 4. Rg3, Pd2. — 5. Ff2 mat.

Ou 1. ... Ré2. — 2. Rg2, Pd3. — 3. Fh5+, Ré1. — 4. F×é3, Pd2. — 5. Ff2 mat.

Ou 1. ... Rf2. — 2. Fd3, Pé2. — 3. Fb5!, Pd3. — 4. Fh4+, Ré3. — 5. Rg2, Rd2 (5. ... Pd2 ; 6. Ff2+ ou g5+). — 6. Fg5+, Ré1. — 7. Fa4, Pd2. — 8. Fh4 mat.

Malheureusement les juges déclassèrent ensuite l'étude, dont les deux dernières variantes sont pourries de duals. En effet, si 1. ... Ré2. — 2. Fé8 ou 2. Ff7 ou 2. Fh5+ gagne aussi.

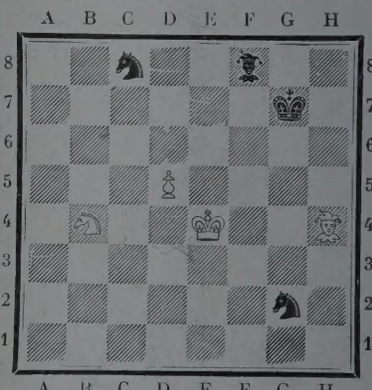
Si 1. ... Rf2. — 2. Fd3 (2. Fh4+ ou 2. Rg4 gagne aussi), Pé2. — 3. Fh4+ gagne aussi (outre 3. Fb5), Ré3. — 4. Fb5, Rd2. — 5. Fg5+, Rç2. — 6. F×é2, Pd3. — 7. Fb5, Pd2. — 8. Fé8, Pd1 : D. — 9. Fa4+ gagne.

Ma version présente les avantages suivants sur celle de Havel : 1° deux mats corrects, sans dual, au lieu d'un seul chez Havel.

2° une clef difficile, 1. Fb8-f4 !, au lieu de la clef évidente et facile de Havel. 1. Rh4-h3! (il saute aux yeux que h4 doit être évacué pour le fou, en prévision de é3-é2).

3° d'insidieuses fausses solutions, qui manquent totalement dans le Havel. La promotion en cavalier de chaque pion noir, nécessaire dans la note 1, est piquante.

Etude n° 98, par Kubbel. 1re mention, tournoi de Saragosse 1930.



Les blancs jouent et font partie nulle.

Exquis pour qui sait que trois pièces mineures gagnent dans la règle contre une. — André Chéron.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.